

2^e Année N° 18

Le N°: 0^e40

Jeudi 9 Janvier 1941

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

LA VÉRITÉ SUR LE DIFFÉREND FRANCO-SIAMOIS



En 1893: L'«Inconstant», la «Comète» et le «Lutin» devant Bangkok.

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur: **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes - HANOI - Téléphone 428

ABONNEMENTS } **INDOCHINE et FRANCE.** Un an **15 \$ 00** - Six mois **8 \$ 50** - Le numéro **0 \$ 40**
 ÉTRANGER. Un an **24 \$ 00** - Six mois **13 \$ 50**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Maurice ANDRIEUX, Arnaud BARTHOUE, Georges BOIS, Ch.-H. BONFILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, P. CHAMPENOIS, J.-Y. CLAEYS, G. CÉDES, Mademoiselle COLANI, Madame G. de CORAL-REMUSAT, Henri COSSERAT, Albert COURTOUX, TRAN-DANG, Jean DESCHAMPS, René DESPIERRES, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, L. de FOVILLE, V. GLAIZE, Victor GOLOUBEV, DUONG-QUANG-HAM, Jean-M. HERTRICH, NGUYEN-VAN-HUYEN, HUYNH-TON, NGUYEN-TIEN-LANG, M.-V. LASSALLE, André Le GUENEDAL, Paul LEVY, Louis MALLERET, Paul MUNIER, Marcel NER, NGUYEN-VIET-NAM, Jean NOEL, Madame TRINH-THUC-OANH, André PONTINS, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, HOANG-THIEU-SON, André SURMER, DUONG-MINH-THOI, DANG-PHUC-THONG, Madame Marguerite TRIAIRE, LE-TAI-TRUONG, NGUYEN-MANH-TUONG, etc...

ILLUSTRATION : Madame BOUDET, NGO-THUC-DUNG, NGUYEN-HUYEN, Maurice LOESCH, NGUYEN-TIEN-LOI, NAM-SON, VU-VAN-THU, TO-NGOC-VAN, etc...

PHOTOGRAPHIE : Central Photo (Hanoi), Huong-Ky (Hanoi), Modern Photo (Saigon), Section Photographique du Gouvernement Général, Studio d'art F. Nadal (Saigon), etc...

DÉPOSITAIRES

ANNAM

HUÉ

HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.
LE-THANH-TUAN, rue Paul-Bert.
NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue Jules-Ferry.

DALAT

POINSARD ET VEYRET.

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long.

NHATRANG

LIBRAIRIE KIM-ANH, route coloniale n° 1.

THANH-HOA

LIBRAIRIE THAI-LAI, 47, Grand' Rue.

TOURANE

QUANG-HUNG-LONG, en face de la gare.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa huu-Hao.

CAMBODGE

PNOM-PENH

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 14, avenue Boulloche.

COCHINCHINE

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

BIEN-HOA

NGUYEN-VAN-TAO.

CANTHO

LIBRAIRIE NGUYEN-VAN-NHIEU, Kiosque.

LONG-XUYEN

HUU-THAI, 2, place Jeanne-d'Arc.
LIBRAIRIE LE-NGOC-NGHIA.

RACHGIA

VAN-HOA, angle des rues du Théâtre et Gia-Long.

SADEC

TRAN-QUANG-ANH, 2, rue du Théâtre.

TONKIN

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.

G. TAUPIN ET C^{ie}, 50, rue Paul-Bert.

A. B. C., 50, rue du Coton.

LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.

HUONG-SON, 97, rue du Coton.

HUNG-THUY, 157, rue du Coton.

LIBRAIRIE CENTRALE, 60, rue Borgnis-Desbordes.

J.-M. MOHAMED ISMAIL FRERES, 79, rue Paul-Bert.

NAM-KY, 14, boulevard Gia-Long.

THU-HUONG, route de Sinh-Tu.

THUY-KY, 98, rue du Chanvre.

TRAN-VAN-KHOAT, 120, rue du Coton.

TRUONG-XUAN, 55, route de Hué.

VAN-DUC, 83, rue des Pipes.

VAN-LAM, 33, rue Francis-Garnier.

VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.

CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.

MAI-LINH, 60, avenue Paul-Doumer.

NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.

TAI-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

BAC-GIANG

AN-DINH, 76, rue Dao-Ky.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tiên-An.

CAO-BANG

HOANG-TICH-THANH, 77, rue Pho-Lu.

DAP-CAU

VINH-THAI, 43, rue Principale.

HAIDUONG

LIBRAIRIE QUANG-HUY, 125, rue du Maréchal-Foch.

HUNG-YEN

LIBRAIRIE CHI-TUONG, 29, rue Marchand.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

MONCAY

MINH-HUNG, 82, rue Clamorgan.

NAM-DINH

HOI-KY, 34, rue Carreau.

PINZON, rue Carreau.

VINH-THI, 34 rue de France.

PHUTHO

CAT-THANH.

QUANG-YEN

HA-MINH, 9, Maréchal-Joffre.

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.

LIBRAIRIE DE FRANCE.

VIETRI

LONG-HOA.

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

Pages		Pages
1	<i>A nos lecteurs</i>	
2	<i>La vérité sur le différend franco-siamois</i> , par GEORGES-MARIE KERNEIS	
9	<i>L'Indochine en Extrême-Orient : La place géographique de la péninsule indochinoise dans le monde</i> (Deuxième causerie du Père HENRI BERNARD à Radio-Saigon le dimanche 29 décembre 1940)	
11	<i>La ligne du Yunnan : Une œuvre d'énergie et d'endurance</i> , par PAUL RENON	
1	<i>Théâtres Indigènes</i> , par J. YVES CLAEYS	
	<i>Travaux d'art sur la ligne du Yunnan :</i>	
IX	<i>Le Pont en Arbalétrier</i>	
X	<i>Détail du Pont en Arbalétrier</i>	
XI	<i>Le Pont en Dentelle</i>	
XII	<i>Détail du Pont en Dentelle</i>	
	<i>A la gloire des colons : Un roman de l'énergie</i> , par JEAN BROUSSEL	12
	<i>La semaine :</i>	
	<i>En Indochine</i>	14
	<i>En France</i>	14
	<i>En Extrême-Orient</i>	15
	<i>Dans le Monde</i>	15
	<i>La Vie Indochinoise</i>	16
	<i>Naissances — Mariages — Décès</i>	16
	<i>La légende de la Terre</i> (suite), par D. AN TOMARCHI	18
	<i>Pour le dimanche :</i>	
	<i>Tricotons</i>	20
	<i>Mots croisés n° 15</i>	20
	<i>Solution des mots croisés n° 14</i>	20

A NOS LECTEURS

Dans son premier numéro, INDOCHINE avait promis à ses lecteurs de leur offrir chaque semaine 16 pages de texte et 8 pages d'illustrations, sous couverture illustrée. Elle s'était donc engagée à leur donner, pour les seize numéros de l'année 1940, 448 pages, dont 256 pages de texte, 128 pages d'illustrations et 16 couvertures illustrées.

En fait, sous ses seize couvertures illustrées et 588 pages, INDOCHINE a fourni 534 pages de lectures, dont 349 pages de Typographie et 188 pages illustrées.

Voilà comment INDOCHINE tient ses promesses.

★★

INDOCHINE a la joie et la fierté de compter parmi ses collaborateurs beaucoup des plus grands noms, français et indochinois de la Colonie. Et, comme on dit, « ce n'est pas fini ».

Sous leurs signatures, elle a publié 97 articles. 57 d'entre eux ont traité de l'Indochine, 22 de l'Extrême-Orient.

Fidèle à son programme, INDOCHINE a présenté des études sur des questions de tous ordres, politiques aussi bien qu'artistiques, économiques aussi bien que littéraires. Les

approbations qu'elle a reçues lui ont été infiniment précieuses. Elle continuera.

★★

INDOCHINE a apporté à son illustration des soins particuliers.

Elle a publié 455 illustrations dans ses seize premiers numéros, dont 363 photos et 92 vignettes, dessins, cartes et graphiques.

L'extrême variété et la qualité de cette documentation unique ont fait son succès.

★★

INDOCHINE a adopté une formule très souple qui lui permet de suivre l'actualité sans en être l'esclave. Les 128 pages qu'elle a consacrées à ses chroniques et à ses notes sur la vie locale vous ont permis, lecteurs, de suivre la vie de toute l'Union.

★★

INDOCHINE ne s'enorgueillit pas de ce bilan. Mais elle y voit la récompense de sa confiance, et des raisons de persévérer dans son effort. Les 1.664 pages qu'elle se prépare à vous offrir en 1941 marqueront de nouveaux et de constants projets.

Amis lecteurs, si vous l'approuvez, aidez-la, et abonnez-lui vos amis !

LA VÉRITÉ SUR LE DIFFÉREND FRANCO-SIAMOIS

par GEORGES-MARIE KERNEIS.

I. — La création de la Thaïlande et l'invention de l'idée Pan Thai

Le 23 juin 1939, un ordre du Président du Conseil siamois, Luang Piboula Songram, décidait qu'à compter du 24 juin (jour anniversaire du coup d'Etat de 1932), le nom officiel du Siam serait désormais celui de « Thai ». Cette innovation toponymique, pour si innocente qu'elle ait pu paraître à l'époque, dissimulait, en réalité, des intentions politiques profondes qui devaient se faire jour au cours de l'été 1940, les circonstances étant devenues brusquement favorables. En effet, si les Siamois sont communément classés dans le groupe Thai, il ne s'ensuit pas que tous les Thais soient siamois. De plus, le mot Thai qui signifie littéralement, libre, indépendant, n'a jamais eu, au cours de l'histoire, un sens politique précis. De même que les Germains et les Latins, les diverses nations Thais qui possèdent des analogies indéniables, sont séparées par des dissemblances profondes. Luang Piboula Songram, feignant d'ignorer ces vérités, tentait, en inventant la Thaïlande, de créer artificiellement un mouvement Pan Thai. Par ce procédé, il espérait annexer au Siam des populations restées jusque là essentiellement particularistes et dont la seule erreur était d'avoir choisi, pour se désigner, un vocable montrant tout le prix qu'elles attachaient à leur indépendance.

La campagne annexioniste préparée par Luang Piboula Songram, dès le 23 juin 1939, s'est déclenchée, lorsque la France, à la suite des événements en Europe, lui est apparue comme devant constituer une proie facile pour ses ambitions (1). Elle a revêtu deux aspects : l'un diplomatique, l'autre publicitaire. D'une part, des revendications limitées ont été présentées à notre Légation à l'occasion de la ratification du pacte de non-agression conclu entre la France et le Siam, d'autre part une propagande outrancière a donné connaissance au public siamois, voire même aux nations étrangères, des véritables intentions du gouvernement de Bangkok. Cette propagande a non seulement repris à son compte le thème du mouvement Pan Thai, mais encore a créé la théorie assez inattendue de la race indochinoise unique qui, composée d'Annamites, de Cambodgiens, de Laotiens et de quelques dizaines d'autres peuplades aussi diverses que possible, gémirait depuis 80 ans

sous le joug des Français, en attendant d'être rédîmée par les Siamois.

C'est sous ces deux angles que doit être étudié le différend qui oppose en Extrême-Orient, depuis plusieurs mois, le Gouvernement de Bangkok et la France.

II. — Les revendications limitées portées par la voie diplomatique

Le 12 juin 1940 était conclu entre la France et le Siam, devenu Thaïlande, un pacte de non-agression dont les principales dispositions étaient les suivantes :

1° Les deux puissances s'engagent à ne recourir en aucun cas à la guerre ou à tout acte de violence ou d'agression, ainsi qu'à respecter leur intégrité territoriale ;

2° Chacune des parties contractantes, dans le but de sauvegarder leur souveraineté réciproque, s'interdit toute ingérence touchant au régime politique établi dans les territoires dépendant de l'autorité du cosignataire.

Concurremment, par un échange de lettres, les représentants des Gouvernements français et thaïlandais se mettaient d'accord pour régler dans un esprit de bonne amitié les difficultés d'ordre administratif existant encore entre l'Indochine et la Thaïlande et notamment pour fixer la frontière du Mékong, en suivant la partie profonde du lit du fleuve. Le règlement de ces questions devait être confié à une commission mixte comprenant des délégués des deux pays.

Le Pacte de non-agression franco-thaïlandais fut ratifié par le Parlement siamois le 3 août 1940, et par le Maréchal de France, Chef de l'Etat français le 19 du même mois.

Restait à échanger les ratifications.

C'est à cette occasion que se manifesta de manière assez étrange l'esprit d'innovation du

(1) L'attitude actuelle du Premier Ministre thaïlandais rappelle étrangement celle des dirigeants siamois dans les derniers mois de 1892. Le Commandant Dartige du Fournet rapporte qu'au cours d'une réception à Bangkok, un prince du sang avait déclaré sans ambages au Ministre d'Allemagne : « La Prusse a battu la France en 1871, vous verrez le Siam faire de même en 1893 ». Un tel aveuglement devait, quelques mois plus tard, trouver sa sanction dans le forçement des passes du Ménam par « l'Inconstant » et la « Comète ».

(Journal d'un Commandant de la « Comète », 1892-1893 par le Commandant L. Dartige du Fournet).

Premier Ministre thaïlandais qui, rompant d'une part avec les règles du Droit des gens, d'autre part, avec celles de la courtoisie internationale, décida, sans égard pour l'honneur du pays dont il dirigeait temporairement les destinées, de revenir sur la signature qu'il avait donnée.

La lettre de ratification française n'ayant pu parvenir à Bangkok par suite de la difficulté des communications avec l'Europe, Luang Piboula Songram crut devoir tirer parti de cette circonstance et remit au Ministre de France un memorandum dans lequel il subordonnait la mise en vigueur du Pacte de non-agression à l'octroi au Siam de nouveaux avantages. Ces avantages consistaient principalement en l'adoption du Mékong comme frontière entre les deux pays, du Nord au Sud jusqu'à la frontière du Cambodge, ce qui impliquerait la rétrocession à la Thaïlande des territoires situés sur la rive droite du fleuve, en face de Luang-prabang et de Paksé.

Contrairement aux usages internationaux, cette note avait été publiée à Bangkok, avant même que d'avoir été remise au Ministre de France. Son argumentation était par ailleurs fort simple : basée sur le fait que la situation avait évolué en Indochine depuis la signature du Pacte, elle invoquait en faveur d'une réouverture de la question territoriale, une sorte d'état exceptionnel.

Il serait puéril de discuter la valeur juridique d'une telle assertion.

En fait, Luang Piboula Songram, méconnaissant avec une certaine naïveté la volonté bien

arrêtée du Maréchal Pétain de maintenir en tous lieux l'intégrité de l'Empire (1) et désireux par ailleurs d'affermir, par un succès extérieur, une position personnelle assez mal assise, avait cru pouvoir jouer, dans son intérêt, des difficultés momentanées rencontrées par la France en Extrême-Orient. Il violait ainsi délibérément non seulement l'esprit et la lettre du Pacte de non-agression signé et ratifié par le Parlement siamois, mais encore les dispositions du Traité franco-siamois du 23 mars 1907 qui, portant règlement final de toutes les questions de frontières intéressant les deux pays, avait eu pour but d'établir entre eux une bonne entente que rien depuis n'avait troublé.

III. — Les revendications réelles du Siam

Bien que les revendications réelles du Siam n'aient pas été portées à la connaissance de la France par voie diplomatique, elles n'en présentent pas moins un caractère strictement officiel. En effet, discutées dans des journaux qu'aucun ordre supérieur ne venait inviter à la réserve, claironnées chaque jour à la radio, elles ont finalement fait l'objet d'un livre blanc publié par le Ministère de la Propagande le 12 novembre 1940. Si la préface de ce livre blanc ne mentionnait expressément comme telles que les revendications contenues dans le memorandum du 13 septembre, le corps du document était par contre consacré à l'ensemble des terres irrédimées. Un inventaire en était dressé dès la première page sous le titre : « Liste des Territoires thaïs abandonnés à la France ».

En voici d'ailleurs la reproduction :

OCCASIONS	ANNEXES	TERRITOIRES ABANDONNÉS	SUPERFICIE EN KM ²
1	1867	Cambodge et 6 îles	124.000
2	1888	Sipsong chuthai	87.000
3	1893	La rive gauche du Mékong	143.000
4	1904	La rive droite du Mékong en face de Luang-prabang et de Paksé	62.500
5	1907	Battambang, Siemréap et Sisophon	51.000
		Total des territoires abandonnés	467.500
		Territoires appartenant actuellement à la Thaïlande	513.447

L'importance de la population ne peut se décomposer par territoire mais le total doit être évalué comme suit :

Pour l'ensemble du Cambodge	2.900.000 habitants
Pour le pays appelé Laos français	940.000 habitants
Total	3.840.000 habitants

Ainsi, le Gouvernement siamois laissait entendre que les revendications portées à la connaissance de la France par la voie diplomatique n'étaient qu'une première étape et, qu'en fait, ses prétentions intéressaient le Cambodge tout

(1) Cette volonté venait précisément de se manifester à l'occasion de la signature de l'accord franco-japonais du 30 août 1940 par lequel le Japon avait reconnu formellement la souveraineté française en Indochine et avait promis de respecter l'intégrité territoriale de cette colonie.

entier d'une part, l'ensemble du Laos français d'autre part.

On va voir que de telles prétentions ne sont conformes ni à la réalité ethnographique ni à la vérité politique et qu'en l'occurrence, si un réajustement de frontières devait être tenté sur ces bases, c'est à la France et à l'Union indochinoise qu'il profiterait.

IV. — Le mal fondé des revendications siamoises à l'égard du Laos français

Les Lao ou Laotiens sont apparentés par les mœurs au groupe Thai qui, originaire de Chine pousse des ramifications depuis le Sud de la Péninsule malaise jusqu'au Kouang-si et à l'île de Haïnan, en passant par le Siam, la Birmanie, le Laos français et le Haut-Tonkin.

Les Laotiens peuplent les deux rives du Mékong, leur pays, le pays lao peut être nettement délimité, car le groupe ethnique qui le peuple est tout à fait distinct des populations qui l'entourent.

Ce pays a comme axe la vallée du Mékong. Il s'étend du Nord au Sud, de la Birmanie au Cambodge, de Houessai à Stung-treng. A l'Est, sa limite actuelle est la chaîne annamitique. A l'Ouest, sa frontière est moins apparente mais elle est nette cependant, si l'on s'en tient à la langue couramment employée. Cette frontière suit à peu près le rebord occidental du plateau de Korat, à l'Est du fleuve Me Nam Passac.

Ce bloc ethnique est parfaitement homogène. Le Laotien d'Oubone ou de Korat est, à tous points de vue (langue, religion, coutumes) exactement le même que celui de Vientiane ou de Paksé.

Par contre, il diffère profondément du Thai de la vallée du Ménam qu'il comprend avec peine, et il n'a surtout rien de commun avec les Chinois, Malais et métis divers qui peuplent la région de Bangkok et dominent l'actuelle Thaïlande.

Au point de vue historique, le Laos constitua du XIV^e au XVII^e siècle un royaume puissant et brillant, formant un Etat tampon entre des voisins avides. A partir du XVII^e siècle, des divisions intestines préparèrent la décadence du pays lao. C'est en effet au XVII^e siècle que Bassac, au Sud, et Luang-prabang, au Nord, se détachèrent de Vientiane, capitale ; morcelé en plusieurs tronçons, le peuple laotien allait bientôt subir la loi du plus fort : avec le sac de Vientiane par les Siamois et le massacre de ses habitants par les envahisseurs, le Laos disparut pratiquement de la liste des Etats.

Une de ses parties, le royaume de Luang-prabang devait pourtant revivre politiquement grâce à l'intervention de la France, tandis que

d'autres régions, celles de Bassac et de Vientiane notamment, allaient retrouver la prospérité sous sa protection.

Il est permis de se demander, en face de tels faits, quelle peut être l'argumentation du Gouvernement de Bangkok pour appuyer ses revendications ?

Elle est fort simple. Les Laotiens français ont coutume, pour se désigner, d'user du vocable « Thai », qui signifie homme libre. Ainsi font d'ailleurs les Siamois et bien d'autres peuples de la péninsule indochinoise ayant une lointaine origine commune. Puisque les Laotiens s'appellent Thais, ils doivent être réunis aux autres Thais, c'est-à-dire à l'actuelle Thaïlande.

Le Gouvernement de Bangkok joue en vérité sur le mot Thai. Il feint d'ignorer qu'entre les divers Thais qu'il prétend rassembler sous sa domination, il y a peu d'analogies et de profondes différences. C'est à peu près comme si le Gouvernement de Rome prétendait revendiquer la Roumanie ou comme si la Grande-Bretagne réclamait la Bretagne française à la faveur d'une similitude de nom.

Cette thèse pourrait d'ailleurs fort bien être retournée contre ceux qui l'ont imprudemment conçue. Il serait tout aussi logique, en effet, d'admettre que, si un jour tous les pays laotiens devaient être fondus en un seul Etat, le noyau de cet Etat fût le Laos français.

V. — Les prétentions du Siam à l'égard du Cambodge

Les origines de la race cambodgienne ou khmère sont assez obscures. Il est généralement admis toutefois que les terres qui constituent actuellement le royaume khmer furent occupées dans les temps les plus reculés par des peuplades indonésiennes relativement blanches et qui auraient été les véritables aborigènes. Ces éléments primitifs auraient subi dans la suite, l'invasion de diverses tribus originaires de la côte de Coromandel, qui, repoussées par des races aryennes au teint clair, auraient abandonné leur berceau ethnique sous la poussée sans cesse plus pressante des envahisseurs. Plus tard, les Indo-Malais de Java pénétrèrent au Cambodge et y introduisirent le Brahmanisme. Enfin, les Kamvujas ou Khmers, originaires de l'Inde, conquièrent le pays et lui donnèrent leur nom. C'est de leur fusion avec les peuples qu'ils avaient soumis que sortit la race cambodgienne définitive.

Cette brève analyse des éléments constitutifs du peuple cambodgien, démontre sans peine la vanité des prétentions siamoises à son égard. En effet, alors que presque toutes les races de l'Asie méridionale furent plus ou moins fondues tour

à tour dans le creuset ethnique que constitua le Cambodge, la race Thai ne prit aucune part à la constitution du nouvel Etat.

Les Thais, voisins des Khmers par l'habitat, n'en sont pas seulement séparés par la diversité de la race. La langue aussi, sans parenté aucune, les distingue.

Alors que les langues thai, le siamois et le laotien en particulier, se rattachent par leur structure au groupe des langues monosyllabiques ou isolantes et font usage de tons au même titre que le chinois, l'annamite, le birman ou le tibétain, le khmer appartient à la catégorie des langues monotoniques et polysyllabiques comme le français, l'anglais ou l'allemand.

Une telle opposition entre les races a fait, qu'au cours des siècles, les deux peuples se sont développés côte à côte sans aucune inter-pénétration, mais au contraire avec des heurts sanglants. Siamois et Cambodgiens ont tour à tour essayé de dominer l'Indochine et ont rencontré alternativement dans leurs entreprises, la victoire et la défaite. Les Khmers commencèrent par imposer au Siam leur suzeraineté pendant des siècles. Celle-ci cessa en 1300 lorsque le roi de Siam Phya Ruang, profitant des guerres civiles qui déchiraient le Cambodge, envahit le pays et ravagea Angkor. Du XIV^e au XIX^e siècle les invasions siamoises se succédèrent, repoussées parfois avec succès, mais marquées le plus souvent par des empiètements territoriaux progressifs. L'intervention de la France en 1863 sauva seule le Cambodge d'une complète disparition.

Ces considérations historiques expliquent pourquoi il n'y a pas au Cambodge de minorités ethniques siamoises, alors qu'au Siam d'importants îlots khmers subsistent qui, gardiens fidèles des traditions nationales, ont su conserver avec leurs coutumes et avec leur langue, un touchant amour de la patrie perdue.

On évalue à 450.000 les Cambodgiens du Siam. Le peuplement le plus important en Thaïlande borde la frontière Nord du Cambodge, à l'Est et au Sud-Est de Korat (1), à l'Ouest et au Sud-Ouest d'Oubone, entre les deux lignes parallèles que forment la chaîne des Dangreks et la rivière du Nam-Moun.

Les Cambodgiens y constituent la totalité de la population paysanne dans le Sud des trois provinces de Sourin, Boriram et Koukhan. Clairsemé dans la forêt, leur peuplement devient beaucoup plus dense dans la forêt claire trouée de rizières qui s'étend jusqu'au Nam-Moun. Le vieil Empire khmer a d'ailleurs laissé de très nombreux vestiges dans toute la Thaïlande orientale, plus du tiers du Royaume, qu'il considéra pendant des siècles comme un de ses principaux boulevards ; on y a relevé les vestiges

d'un nombre considérable de chaussées et de bassins ainsi que de 105 cités, sanctuaires ou monuments.

D'autres collectivités importantes — celles de Ratburi, Kanburi, Ban-khmer, Supanburi, Prahbat, Nakhon Nayok, Phanom Sarakham, Nakhon Chaisi, Sri Mahaphot, Bangkok — ainsi que d'une façon générale les populations étalées entre la capitale et le gros centre de Prachimburi, descendent des familles capturées en masse au Cambodge dans la première moitié du XII^e siècle pour peupler le royaume Thai. Ce sont, en effet, de véritables razzias que le Siam pillard opéra au Cambodge en 1811, en 1833, en 1836 pour faire défricher et cultiver par les captifs khmers les terres vides du fertile delta que les qualités insuffisamment productives de sa race étaient impuissantes à garnir et à exploiter.

Deux autres groupes cambodgiens, d'une importance numérique d'ailleurs bien inférieure, sont cantonnés près de la frontière actuelle. Le premier se trouve entre Aranha et Prachimburi. Le second occupe depuis le fond des âges la haute vallée du Nam-Ron, nom porté dans son cours thaïlandais par la rivière de Mongkolborey.

Tous ces Khmers ont conservé intacte leur nationalité, en dépit des efforts qu'ont fait les Siamois pour les thaïser. Alors que la France s'ingéniait en effet au Cambodge à développer les écoles de pagode, gardiennes des traditions, le Gouvernement de Bangkok, soucieux de faire oublier leur origine aux enfants khmers, les supprimait en Thaïlande. Malgré cela, les minorités cambodgiennes du Siam continuent à user du vieux parler khmer qu'elles prononcent avec un accent souvent plus classique que dans le royaume lui-même. Il y a là une réaction extrêmement reconfortante. Cette réaction qui rappelle étrangement celle des Canadiens, est pour la France le gage que si les Cambodgiens de Thaïlande ont su résister pendant des siècles à toute tentative de thaïsation, ceux du Cambodge sauront défendre, le cas échéant, avec autant d'âpreté, le patrimoine moral et intellectuel que leur a conservé la protection de la France.

VI. — L'opinion des intéressés

Le Gouvernement de Bangkok, désireux de donner un minimum de vraisemblance à des allégations que l'Ethnographie et l'Histoire démentaient, et de justifier des prétentions qui n'avaient d'autres bases qu'une ambition naïve,

(1) Korat est une abréviation de l'expression cambodgienne Angkor-reach.

Voir au sujet des Cambodgiens du Siam l'article de Pierre Andelle sur les minorités cambodgiennes en Thaïlande (Revue *Indochine*, n° 11).

a cru de bonne politique, au cours des derniers mois, de déclencher une campagne de presse destinée à renseigner le Monde sur les sentiments pro-thaï du Cambodge et du Laos français. Laotiens et Khmèrs furent également représentés par la radio et les journaux siamois comme aspirant à être intégrés dans une plus grande Thaïlande qui, capable d'assumer pour de nombreuses années le bonheur de chacun, dispenserait à l'Indochine entière une prospérité telle qu'elle n'en a jamais connue. Aux délices du Paradis siamois étaient habilement opposées les souffrances de l'Enfer indochinois, la brutalité des oppresseurs français, la famine, les corvées. Enfin, il était affirmé chaque jour que des troubles se produisaient au Cambodge et au Laos, provoqués par des Thaïs de race ou tout au moins de cœur, essayant de secouer le joug de la domination française et de rejoindre leurs frères thaïlandais.

Une propagande aussi grossière a obtenu le résultat qu'elle méritait. Si elle a pu tromper un moment ceux qui, loin de l'Indochine, ne possédaient aucun élément d'appréciation, elle a fait sourire les Français des deux Protectorats. Quant aux Laotiens et aux Cambodgiens, elle les a indignés ainsi qu'en témoigne le calendrier des manifestations qui, depuis quelques semaines, se multiplient dans les deux pays.

C'est à Phnom-penh, capitale du royaume Khmer qu'elles débutent le 3 novembre. Dix mille Cambodgiens se groupent autour de la colline sacrée du Phnom et après avoir défilé dans les rues de la ville, en acclamant la France, chargent les divers groupements et associations de remettre au Roi et au Protectorat français, une motion de loyalisme.

Cette motion, que dit-elle ?

En voici le texte :

« Dix mille Cambodgiens et de nombreux habitants de la ville de Phnom-penh et des environs, réunis le dimanche 3 novembre 1940 autour de la colline du Phnom après avoir défilé à travers les rues de la ville, chargent les organisateurs du défilé et les dirigeants de divers groupements et associations de porter à la haute connaissance du Gouvernement Royal et du Représentant du Protectorat français la déclaration suivante :

Depuis un mois et plus, la Presse et la Radio thaïlandaises publient des nouvelles d'après lesquelles le peuple cambodgien serait agité de troubles graves et disposé à accepter une intervention d'un gouvernement et de forces armées étrangères pour obtenir une modification de son sort et de ses destins ; depuis un mois et plus les mêmes organes proclament que le Cambodge et le Laos, ou certaines régions de ces pays, doivent être cédés ou rendus à la Thaïlande,

afin qu'ils puissent vivre dans la paix d'un ordre nouveau auquel ils aspireraient.

A ce propos, le peuple cambodgien comme les minorités raciales vivant paisiblement au Cambodge sous la protection française et l'autorité royale proclame :

Qu'il vit actuellement dans l'ordre et dans la paix ;

Que le peuple khmer a toujours vécu libre et que c'est librement qu'à une heure troublée de son histoire il a fait appel à la protection française ;

Que tout le cours de son histoire comme sa volonté formelle, l'empêchent de considérer comme valables toute espèce de revendication concernant le territoire sur lequel il vit ;

Qu'il n'aspire pas, dans l'esprit pacifique qui a toujours été le sien, à reconstituer l'Empire khmer dans ses anciennes limites, et qu'il ne réclame pas les territoires encore peuplés de Cambodgiens, situés hors de ses frontières actuelles, mais qu'il n'admettra jamais qu'on porte atteinte à celles-ci ;

Que le peuple khmer, disposé à entretenir des relations cordiales avec tous ses voisins, n'a besoin de l'aide d'aucune nation étrangère et qu'il ne se connaît aucun frère de race, susceptible de l'aider ou de le protéger ;

Que les Nations voisines, qui ont pu profiter du rayonnement de la civilisation khmère quand elle était à son apogée et emprunter à celle-ci certaines formes culturelles, artistiques ou religieuses, ne peuvent trouver dans ce fait aucun motif valable pour, au nom d'une communauté de civilisation, justifier ou tenter une assimilation qui ne pourrait être réalisée que par la force ; d'ailleurs, le souvenir qu'a laissé à notre pays une occupation étrangère, autrefois, ne nous inciterait pas à renouveler l'expérience ;

Le peuple khmer entend poursuivre dans la paix le cours de son destin et le développement de ses forces matérielles et morales sous l'égide bienveillante de la grande nation française, véritable sœur aînée du Cambodge, protectrice librement choisie et maintenue, et à qui des malheurs passagers et vaillamment supportés ne feront jamais perdre l'estime ni la confiance du peuple cambodgien ;

Le peuple khmer déclare enfin qu'il s'est vu contraint de sortir de son silence et de la réserve jusqu'ici observée, devant le ton de certaines nouvelles provocantes et fausses, dont les responsables ont certainement dépassé les intentions ou surpris la vigilance du Gouvernement de la nation voisine, et surtout devant l'incident sanglant de Ob-Yam ;

Le peuple khmer veut vivre en bonne amitié avec ses voisins et espère que ceux-ci pensent

et agiront comme lui-même ; il leur fait confiance pour que le sang cambodgien ne soit plus versé sans provocation, comme il vient de l'être à Ob-Yam ;

Le peuple khmer fait entièrement confiance à son Gouvernement et à celui du Protectorat pour que cet incident soit réglé de façon satisfaisante et ses victimes indemnisées ; il prend cette occasion pour proclamer en même temps que son désir de paix, sa ferme intention de se défendre s'il était attaqué, avec ses forces tout entières et avec l'aide de celles du Gouvernement protecteur ;

Le peuple khmer, en portant cette déclaration réfléchie à la connaissance de ses chefs et dirigeants, assure le Gouvernement Royal et le Gouvernement protecteur de sa fidélité sans défaut et de son indissoluble attachement ; il se met à leur entière disposition pour tout ce qu'ils jugeront utile d'ordonner ou de conseiller dans l'intérêt supérieur du pays.

Le Cambodge, comme la France, peut souffrir ; aucun d'eux ne peut mourir. »

Dix jours après, le 13 décembre, c'est le Laos qui, profitant de la cérémonie du Grand Serment, a la touchante pensée d'associer au culte de la foi jurée son attachement à la France. Le Résident Supérieur à la sortie de la Pagode Sisaket est acclamé par la foule qui crie sa confiance dans la protection française. Des banderolles portent les inscriptions de « Vive la France ! Vive le Laos français ! » D'autres rappellent que Xieng-mai, Oubone et Korat, aujourd'hui sous le joug siamois, furent autrefois terres laotiennes.

Le 17 novembre, le mouvement gagne Battambang où les souvenirs d'une occupation assez récente, puisque les Siamois ne s'en retirèrent qu'en 1907, rendent encore plus vifs les sentiments d'affection à l'égard de la France et de défiance à l'encontre de la Thaïlande. Dix mille personnes, khmères en majorité, mais chinoises et birmanes aussi, défilent derrière un char représentant les ruines d'Angkor-Vat et protestent de leur solidarité avec la France. Des faits émouvants se produisent au cours de la

loyalisme de la population. Des vieillards khmers notamment, expriment au Résident leur manifestation qui illustrent les sentiments de tout spécial attachement. Ceux-là ont connu la domination siamoise et ne souhaitent pas à leurs descendants d'en voir le retour.

C'est à Siemréap, enfin à quelques kilomètres à peine d'Angkor que se groupent 8.000 Cambodgiens, désireux de montrer la chaleur de leurs sentiments à l'égard de la Patrie khmère et de la Nation protectrice. Le voisinage des temples bâtis à une époque où l'Empire cambodgien recouvrait les trois quarts de l'Indochine actuelle et où la Thaïlande n'était encore qu'une petite peuplade vassale des rois constructeurs, donne au geste des manifestants une ironie poignante. D'aucuns songent, en effet, que ce même Siam, qui se pose aujourd'hui en conducteur des peuples de l'Indochine, reçut jadis de l'Empire khmer alors à son apogée, les formes culturelles, artistiques et religieuses qui devaient lui permettre de devenir un peuple civilisé.

Tels furent les premiers résultats d'une campagne que le Gouvernement de Bangkok avait jugée habile. Constituant en réalité un échec auquel il ne s'attendait pas, il a cru pouvoir en attribuer la cause à une contre-propagande active qui, suscitant dans la population des manifestations artificielles, aurait créé de toutes pièces un mouvement en faveur de la France.

Il y a là une dernière erreur, une ultime méconnaissance de la psychologie de peuples que le Siam prétend ses frères et qu'il ignore en réalité.

Il est accoutumé de dire que l'esprit des nations se reflète dans leurs chansons. En voici une germée dans l'âme simple des Khmères qui ne savent cacher ni leurs inclinations ni leurs ressentiments. Publiée dans un recueil paru en 1921 (1) elle n'a point été composée pour les besoins de la cause. Elle se nomme *Barang Srao Pua*, « Français tirant un cable » et se chante sur les rives du Tonlé-Sap lorsqu'au crépuscule les pêcheurs recrus de fatigue regagnent leurs demeures.

BARANG SRAO PUA

*Barang srao pua
srao chong nokor
barang moc chho
sroc yoeung khsêm khsah
Barang srao pua
srao chong sompan
sroc yoeung khsêm khsan
kat tuk kat dey*

FRANÇAIS TIRANT UN CABLE

*Les Français tirent les cordages
Vers l'extrémité du royaume ;
Les Français viennent protéger
Notre pays pacifié.
Les Français tirent les cordages
Au bout du sampan ;
Notre pays est pacifié
On jouit de la terre et de l'eau*

(1) TRICON et BELLAN, *Chansons cambodgiennes*, Imprimerie nouvelle Albert Portail, Saigon 1921.

*As réas téang lai
 sabai pêk cray
 chum knéa chik dey
 loeuk chéa sras srâng
 phlou viech véang chhngai
 chhca préy dom râng
 loeuk thnâl ban trang
 ruonh chuonh ban chit
 Tam châ domrâng
 bon phâl ân ni sâng
 ban lôc riep sroc
 mochas thlay yoeuy
 lôc moc nou hao soc
 ban thnâl dâ lêng
 sabai téang chas
 sabai téang kmêng
 ban thnâl dâ lêng
 min pruôi luy tuk*

*Tout le monde
 Est très content
 On se réunit pour creuser la terre
 Et faire des mares ;
 Les routes étaient longues et tortueuses,
 On perce les forêts pour les rectifier
 Et élever une chaussée en ligne droite
 On rapproche ainsi ce qui était loin
 Suivant cette idée
 J'invoque le ciel
 Pour que vous embellissiez le pays
 O mon maître
 Vous êtes venu, c'est du bonheur
 Nous avons des chaussées pour nous promener
 Les vieux mêmes sont heureux
 Et les jeunes aussi ;
 Nous avons des routes pour nous promener
 Sans avoir la peine de marcher dans l'eau*

Ainsi le menu peuple où se recrutent les Bar-des khmers n'hésite pas à reconnaître l'œuvre immense que la France a accompli dans son pays. Il chante sans gêne mais sans flatterie les bienfaits que sa civilisation a dispensé un peu partout, l'ordre et la paix qui règnent dans les campagnes, la large route qui a remplacé dans la plaine la piste fangeuse, le pont audacieux jeté sur la rivière. Il exprime le bonheur et la joie de vivre.

« Les vieux mêmes sont heureux et les jeunes aussi. »

En va-t-il de même aux pays de Sourin et de

Boriram ? Est-il permis seulement aux petits enfants khmers de chanter dans leur langue, dans les communautés de Ban khmer de Rathburi et de Nakhon Nayok, puisque depuis 1932 on s'ingénie à leur faire oublier le parler ancestral ? Que les Cambodgiens qui seraient tentés d'écouter une propagande mensongère se posent cette question et se demandent si la protection de la France a été un vain mot et si quelque autre nation du monde, le Siam en particulier, aurait pu leur donner davantage.

GEORGES-MARIE KERNEIS.



L'Indochine en Extrême-Orient

La place géographique de la péninsule indochinoise dans le monde

Deuxième causerie du Père Henri BERNARD
à Radio-Saigon le dimanche 29 décembre 1940

La péninsule indochinoise, de par sa position géographique, était destinée à jouer le rôle d'escale entre l'Inde et la Chine. C'est ce qui apparaît immédiatement à l'examen d'une carte, et, pour ce motif, on peut ranger d'une certaine manière sous le titre de « littérature d'escale » tous les ouvrages qui s'arrêtent à considérer l'Indochine en elle-même, sans la replacer dans le cadre oriental où elle s'insère (1).

D'aucuns voudraient y réduire son unité, et c'est ainsi que la voit M. Francisque Vial, dans son livre récent, *Le problème humain de l'Indochine* (2) : « Le mot Indochine est juste en un sens : il exprime bien le fait que c'est sur son sol que se sont rencontrées et souvent heurtées la civilisation hindoue et la civilisation chinoise. Mais il est mauvais et très propre à induire en erreur en ce qu'il semble donner une unité à une juxtaposition de terres et de populations disparates. L'expression Union indochinoise, souvent employée ici, est beaucoup plus exacte. L'Indochine [française] n'a jamais été, elle n'est encore aujourd'hui ni une unité géographique et climatique, ni une unité politique, ethnique, religieuse, linguistique. Elle n'est, au fond, qu'une entité politique, qui repose uniquement sur la paix française. D'une superficie de presque deux fois celle de la France, elle est l'assemblage composite de régions très différentes, plaines inondées, deltas surpeuplés, hauts plateaux déserts et quasi impénétrables. Entre le Haut-Tonkin montagneux et la plaine saïgonnaise, entre les montagnes laotiennes et les bandes côtières de l'Annam, il n'y a pas seulement différence, mais contraste. La variété ethnique est bien plus grande encore. Dans cette sorte de cul-de-sac de l'Asie, toutes les races sont venues successivement déferler, s'affronter, se combattre, s'installer sans se mélanger. Il n'y a pas une population indochinoise, mais une juxtaposition de races distinctes et souvent hostiles : Indonésiens ou Moïs (900.000), Annamites (18 millions), Chams (60.000), Cambodgiens ou Khmers (3 millions), Thaïs (1.200.000), Mèos, Mans et Lolos (1.300.000), sans compter les très nombreux Chinois qui s'installent dans toutes les villes pour y faire leur commerce, les Hindous et, depuis cinquante ans, les Français. Chacune de ces races a conservé non seulement ses mœurs, ses traditions, son vêtement, son genre de vie, mais encore ses idées, sa religion, sa langue. Chacune a été successivement conquérante et conquise, oppresseur et opprimée. L'état de guerre a été, pendant toute la durée des siècles et si haut que nous puissions remonter dans son histoire, l'état permanent et, en quelque sorte, normal de l'Indochine. »

N'en déplaise à M. Vial, il reste dans ces généralisations, me semble-t-il, un peu de l'illusion commune à tous ceux que nous avons désignés sous le titre de « littérateurs d'escale ». Si, au lieu de considérer l'Indochine comme le terme d'un beau voyage « Paris-Saigon, par le Ciel » (3), et l'occasion « de pénétrer dans la Chine du Sud, l'arrière-Chine » (4), il ne s'était pas laissé arrêter par la « barrière indochinoise » (5), mais l'avait franchie en adoptant expressément l'Extrême-Orient comme le centre de perspective naturel, il aurait immédiatement reconnu la véritable signification géographique de la péninsule indochinoise, si bien soulignée par les géographes qui ont décrit « l'Asie des Moussons » (6).

Des confins du Tibet aux rivages de l'Australie, la masse asiatique va en s'effilant et en s'émiettant ; elle comprend alors une péninsule, l'Indochine, et un archipel, l'Insulinde ou Indonésie. Les noms mêmes de ces deux grandes régions manifestent leurs affinités culturelles ; l'Indonésie, à laquelle se rattache intimement, la partie malaise où se trouvent Malacca et Singapore, ne nous intéresse à présent que faiblement, nous la négligerons. Ce prolongement mis à part, la péninsule indochinoise est constituée essentiellement par un noyau central, fort accidenté, autour duquel se groupent irrégulièrement des deltas fertiles. D'ailleurs, les hauteurs de l'intérieur ne sont point isolées de la masse asiatique comme l'Inde, par exemple, l'est par la puissante barrière de l'Himalaya, mais, dès que l'on veut s'écarter des plaines, on se heurte à des obstacles créés par le relief et le climat. A l'Ouest, un bourrelet montagneux borde le Golfe du Bengale ; à l'Est, la Chaîne Annamitique ne laisse souvent qu'un étroit couloir, avec certains élargissements, sur la côte de la Mer de Chine. Les rivières, telles que l'Iraouaddi et le Fleuve Rouge, à cause de leur régime ou de leurs écueils, ne tiennent guère ici qu'imparfaitement leur rôle supposé de chemins de communication aisée ; le Mékong descend de gradin en gradin, et son cours, entrecoupé de rapides et de chutes, ne ménage que des biefs à la navigation. D'ailleurs, presque toute cette région est une terre élue du paludisme ; pour les Annamites, ce sont « l'eau mauvaise » ou

(1) Littérature d'escale, *Première causerie*, publiée dans Indochine, 1^{re} année, n° 16, 26 décembre 1940.

(2) Paris, Delagrave, 1939, pp. 13-14 ; analysé par M. Tillard dans le Bulletin général de l'Instruction publique, Hanoi, tome XX, n° 3, novembre 1940, pp. 77-99.

(3) P. 1-12.

(4) P. 198-226.

(5) C'est le titre d'une des leçons réunies sous le titre, Pour la compréhension de l'Indochine et de l'Occident, 1939, n° 4, pp. 51-60.

(6) J. Sion, dans la Géographie Universelle de Vidal de la Blache et Gallois, tome IX, en deux volumes 1928 et 1929.

les « génies de la forêt », les « émanations de la forêt » ou les « miasmes telluriques » qui sont responsables de la malaria endémique, mais, en réalité, le seul agent propagateur de la redoutable maladie est le moustique, ou plus exactement, l'anophèle (7).

En conséquence, sur le pourtour du socle médiocrement élevé et protégé par ses forêts insalubres, se sont concentrées principalement la richesse, la civilisation, la puissance politique. Très tôt, de vastes royaumes paraissent s'y être fondés : la Birmanie actuelle dans les deltas de l'Iraouaddi et de la Salouen, le Siam sur le bas cours du Ménam, le Cambodge aux embouchures du Mékong, le Tonkin ou, ainsi que le nommaient au XVI^e siècle les Européens, la « Cochinchine », dans les plaines colmatées par le Fleuve Rouge, ou les rivières parallèles. Entre tous ces Etats, la mer fut le grand moyen de communication, une mer souvent inhospitalière, agitée par les vents de mousson ou démontée par les typhons, surtout dans le Golfe de Haïnan, sur les côtes « de fer » de l'Annam ou du Tonkin actuels, et même jusque dans le détroit de Singapour.

Le morcellement géographique prépara l'émiettement ethnographique et politique. Sans parler des tribus de l'intérieur qui, à part les Laotiens, n'exercèrent aux temps historiques qu'une faible action dans l'ensemble de la péninsule indochinoise, les grands peuples de la périphérie ont évolué ordinairement chacun à part, en bénéficiant souvent d'une influence venue du dehors. L'ancien royaume du Champa, encore si prééminent sur les cartes des premiers Portugais, était, avant tout, comme la presqu'île de Malacca, un pays de civilisation malaise ; cette dernière civilisation fut progressivement refoulée vers le Sud et finit même par être absorbée par la culture chinoise dont les Annamites furent les propagateurs en descendant le long de la côte orientale.

Finalement, deux blocs inégalement homogènes se constituèrent en face l'un de l'autre. A la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e, la prestigieuse civilisation des Khmers de l'ancien Cambodge jetait ses derniers feux ; Angkor, abandonné par suite des invasions des Siamois, devait être redécouvert dans la forêt vierge vers 1570 par les Européens et vers 1620 par les Japonais. Le Bouddhisme dit « du Petit Véhicule », tel qu'il se pratique dans l'île de Ceylan, devint pratiquement le seul trait d'union entre les royaumes de l'Ouest, si déchirés par les guerres incessantes : Etats birmanes, Siam, Laos et Cambodge. Par contre, la civilisation sino-annamitique, malgré la division politique du Tonkin (avec sa capitale Hanoi) et de l'Annam (avec son centre administratif aux environs de Huê), se révéla beaucoup plus rayonnante que sa rivale indienne. Dans le conflit d'influences qui s'exerçait en Indochine, la supériorité revint incontestablement sur l'Inde à l'Extrême-Orient ; la conquête de la Basse-Cochinchine, avec la fondation de Saïgon à la fin du XVII^e siècle

et au XVIII^e siècle, n'en sera que la traduction visible à tous les yeux (8).

Pendant longtemps, l'histoire de l'Indochine a été rattachée ainsi essentiellement, à celle de la rencontre des civilisations indienne et chinoise. « Il a fallu une logique imperturbable à ceux qui ont voulu dériver du milieu physique (ces deux civilisations). On peut seulement indiquer qu'il leur assurait une base ample et solide. De grands peuples, capables d'absorber les envahisseurs, pouvaient se développer à l'aise dans ces plaines démesurées, terminées en vastes deltas, enrichies des limons enlevés à l'Asie antérieure » (9). La situation géographique de l'Indochine, entre ces deux foyers de culture, paraissait suffire à en expliquer l'évolution.

Il faudra désormais replacer l'Extrême-Orient, et, avec lui, la presqu'île indochinoise, dans le monde. Lorsqu'Albuquerque, en 1511, vint du Portugal pour chercher la route des épices, il rencontra à Malacca les représentants de presque toutes les nations groupées sur la rive occidentale de l'Océan Pacifique. L'Indochine se révéla dès lors comme une escale obligée non seulement entre l'Inde et la Chine, mais entre l'Europe et l'Extrême-Orient. L'occupation de la Birmanie par les Anglais et celle d'une grande partie de l'Indochine par les Français ne sont, elles aussi, que la traduction de cette nécessité en quelque sorte physique sur la carte. L'Indochine, inintelligible si elle n'est conçue comme un intermédiaire entre l'Inde et la Chine, reste encore peu compréhensible si on néglige les multiples liens qui unissent l'Europe à l'Extrême-Orient, surtout depuis la construction des navires à vapeur et l'ouverture du canal de Suez. L'invention même de l'aviation n'a pas mis fin à cette situation en quelque sorte unique. Nous n'avons pas à en déduire les conséquences politiques ou même économiques (10) ; mais, en nous bornant au « problème humain », nous étudierons successivement, *La prédominance historique de la civilisation sino-annamite* et *L'apport français à la culture sino-annamite en Indochine*.

(7) On trouvera une excellente synthèse sur le paludisme chez M. Gourou, *L'utilisation du sol en Indochine française*, 1940, pp. 165-177.

(8) Plusieurs leçons de l'ouvrage Pour la compréhension de l'Indochine et de l'Occident ont été consacrées à mettre en lumière ce fait, par exemple le n° 11, Les raisons de la supériorité annamite en Indochine, pp. 23-36.

(9) Sion, op. cit., tome I, p. 1.

(10) On en trouvera de nombreux éléments chez M. Robequain, *L'évolution économique de l'Indochine française*, Publications du centre d'études de Politique étrangère, Paris 1939.





Théâtres Indigènes

par J. Yves Claeys.

LES enfants, annamites ou cambodgiens, observés dans leurs jeux, nous donnent l'exhibition d'une connaissance précoce de l'art du geste et des poses rituelles du métier d'acteur. Batailles, parades, coups et voltes classiques de la canne, temps de pose sur un geste symbolique, tout le spectacle est dans le raccourci qu'ils nous offrent.

En pays d'Annam comme au Cambodge, le théâtre populaire est à la base même de l'éducation historique ou religieuse. Dans les salles spécialisées pour les villes comme à la campa-

gne dans les hangars ou dans les maisons communes qui accueillent les troupes de comédiens ambulants on est toujours surpris du nombre d'enfants présents. « Ils seraient mieux chez eux », dirait avec candeur la bonne mère de famille occidentale. Qui sait ? La meilleure formation des études classiques n'était-elle pas dans les matinées du jeudi au « Français » ?

Le répertoire du théâtre annamite emprunte ses thèmes préférés -aux faits légendaires qui constituent l'histoire du pays. La vie des hommes illustres et des religieux éminents est géné-

ralement représentée aux époques anniversaires. L'élévation au rang de génies des personnages importants de l'histoire donne aux événements qui marquèrent l'évolution nationale un aspect mystique où le goût populaire du merveilleux trouve sa satisfaction. Le temps des grandes processions au Tonkin, généralement dans les premiers mois de l'année, est celui des représentations théâtrales religieuses correspondant aux éphémérides. Cela permet aux pèlerins, avant de quitter la ville, de reprendre contact avec l'histoire des puissances magiques dont ils vont solliciter l'intervention bienfaisante ou les prédictions utiles. Au Cambodge, ce sont les récits légendaires du Ramayana, la magnifique épopée d'amour et de combats, joyau de la culture indienne, ou les Jatakas, l'ancien testament de la littérature bouddhique qui constituent le vieux fonds du répertoire national.

L'enfant, à son insu, dès la mamelle acquiert les bribes de l'histoire légendaire de ses ancêtres. Il imitera sans effort dans ses premiers gestes expansifs ce qui aura frappé son imagination. Ainsi il aura assimilé les bases classiques constituant en propre la « culture » de sa race.

Et c'est pour cela que le « théâtre rénové », le *Cai-luong*, originaire de la Cochinchine empoisonne impitoyablement à notre insu ces sources



populaires de la culture classique annamite, religieuse et historique. Il en est de même pour le théâtre cambodgien qui emprunta d'abord à son voisin annamite les éléments de désagrégation. La chanson populaire, adaptant des paroles sur le répertoire occidental du Music-Hall en choisissant ses rengaines les plus médiocres a connu, et connaît encore un gros succès en Cochinchine. Signes que l'ethnologue ne peut qu'enregistrer et déplorer en le classant sous la rubrique des évolutions décadentes (1).

Mais l'aspect éducatif du théâtre ne doit pas seul être envisagé. Le thème purement récréatif, la pièce comique ont une large place dans le répertoire. Les entrepreneurs de spectacle, connaissant la psychologie de leurs salles ont su habilement en tirer parti. Il est exceptionnel, cependant, qu'une farce tienne la scène toute une soirée. En Occident, le « lever de rideau », cet acte ingrat qui nous a toutefois donné des

(1) Cet article était écrit lorsqu'un entrefilet de la « Presse Indochinoise » reproduit par la *Patrie Annamite* du 7 octobre nous donne la bonne nouvelle d'une défaveur du « théâtre rénové ». Nous souhaitons vivement que les efforts faits dans ce sens par un groupe de jeunes aboutisse à une réaction au bénéfice des traditions classiques et serve au maintien de la vieille et magnifique culture sino-annamite. Ils auront cependant à briser bien des lances...



œuvres de premier ordre, précède la pièce capitale. Au Cambodge, la partie bouffonne est généralement mêlée au scénario classique. En pays annamite, elle constitue le plus souvent un acte indépendant intercalé entre deux péripéties du drame légendaire, sans préjudice pour les personnages grotesques de la distribution dans la pièce principale.

Dans ces vaudevilles, les conditions de l'existence villageoise quotidienne sont évoquées avec un réalisme ironique très poussé dans sa charge. Chacun retrouve sur les planches son voisin caricaturé, du gardien de nuit terrorisé par les fantômes jusqu'au ly-truong hautain vis-à-vis des campagnards mais aux « fesses bien rembourrées » pour se présenter chez le quan-phu.

Par une sorte de réflexe ou de mimétisme, il semble que chacun dans la vie quotidienne, dès qu'il est investi d'une fonction ou exécute les gestes d'un acte public le fasse avec une sorte d'emphase spectaculaire empruntée au théâtre.

Pretons comme exemple les menus détails d'une réception, la façon d'offrir un siège, de présenter une tasse de thé, rites sans doute, mais aussi gestes dont le « naturel » est banni, ressortissant de l'art du spectacle. On se demande si c'est réellement le théâtre qui a copié la vie, ou si celle-ci a fini par se calquer sur tout ce qui est rite.

Par contre, la jeunesse qui « s'écarte des ancêtres » s'efforce de paraître naturelle. Malheureusement c'est pour elle copier encore, copier l'Occidental dans ce qui lui paraît être ses libertés. Et les « libertés » de l'Occidental ne sont pas toujours ici bien françaises ! Les licences prises avec les mœurs, avec les coutumes, avec la plus simple correction parfois, la rupture du vieil équilibre traditionnel désintègrent l'individu de son milieu social et créent un nouvel état de choses sérieux, susceptible de retenir l'attention. Mais nous ne voulons pas faire ici œuvre de moraliste, nous nous contentons d'enregistrer les



faits observés et, revenons au théâtre.

Il faut reconnaître que le spectacle visuel est ici très chaste. Les vaudevilles avec lit de milieu ou les revues nues que toutes les capitales du monde ont connus sont à l'opposé du théâtre qui nous occupe. Lorsque des troupes de girls émigrées de Shanghai ont présenté en Indochine des danses relativement déshabillées, si la jeunesse masculine y manifesta quelque intérêt, par contre, les habitués du théâtre annamite crièrent au scandale. Cependant le texte reste généralement très cru. Les rôles comiques, improvisant sur une trame convenue, tirent de gros effets de la grivoiserie et des plaisanteries scatologiques. Tous les auteurs ont constaté la parenté étroite qui existe entre la verve populaire et l'esprit « gaulois » et truculent dont nous sommes héritiers.

Le théâtre indigène, dans ses bouffonneries ne

respecte personne, ni le bonze, ni le mandarin. Le sens du comique est poussé très loin dans la caricature du modèle. Les réactions de la salle prouvent que les spectacles de ce genre portent admirablement. Le public trouve sans doute dans sa joie une compensation momentanée aux soumissions quotidiennes. En un retour de pensée vers le théâtre occidental nous pourrions établir un parallèle avec notre goût de la satire. De Pagnol à Molière nous avons eu quelques occasions de nous divertir aux dépens de certains de nos « mandarins ». Mais, sauf dans la farce la plus basse, le religieux a toujours été respecté. Il n'en est pas de même dans le théâtre extrême-oriental où l'état de bonze ne confère pas le même caractère sacré à celui qui en est investi. On pourrait mieux comparer cet état à celui des moines de la Renaissance qui, eux ne furent pas exempts de brocards souvent cruels.



Par contre la matérialisation de génies sur la scène est toujours entourée d'un respect religieux très fervent. De véritables rites qui ne sont pas montrés au public règlent les circonstances de ces représentations. L'acteur (ou l'actrice), chargé de figurer une puissance céleste doit s'astreindre au jeûne préalable et se mettre en état de dignité pour ce rôle délicat. Un certain nombre de défenses ou de tabous sont attachés au personnage. Nous n'envisagerons pas ici le culte des génies protecteurs des acteurs ou fondateurs de l'art scénique qui constitue une branche particulière de l'évhémérisme annamite. Ces génies ont leurs autels entretenus dans la salle même du théâtre. Cette étude sortirait du cadre de ce rapide aperçu des formes extérieures de l'expression plastique populaire.

La danse est à l'origine du spectacle depuis les époques primitives. C'est un divertissement

pour celui qui l'exécute, une « expression de la force musculaire simulant les actes de la vie ». C'est aussi un stimulant entraînant par l'exemple les témoins à l'action. Le symbolisme souvent hermétique vers lequel évolue sous tous les climats l'art du spectacle fait appel également à l'action rythmique stylisée, forme achevée de la danse. De la danse, jeu individuel au ballet sacré, de la parodie au spectacle historique, du réalisme à la stylisation et au symbolisme, le théâtre asiatique a poussé son évolution très loin. Il n'est pas exceptionnel d'ailleurs de voir dans une même représentation un acteur en costume ordinaire donner la réplique aux personnages symboliques. Le théâtre cambodgien nous en donne de fréquents exemples. Le comique, sous les traits les plus réalistes tient son emploi auprès de la danseuse aux gestes symboliques les plus abstraits.

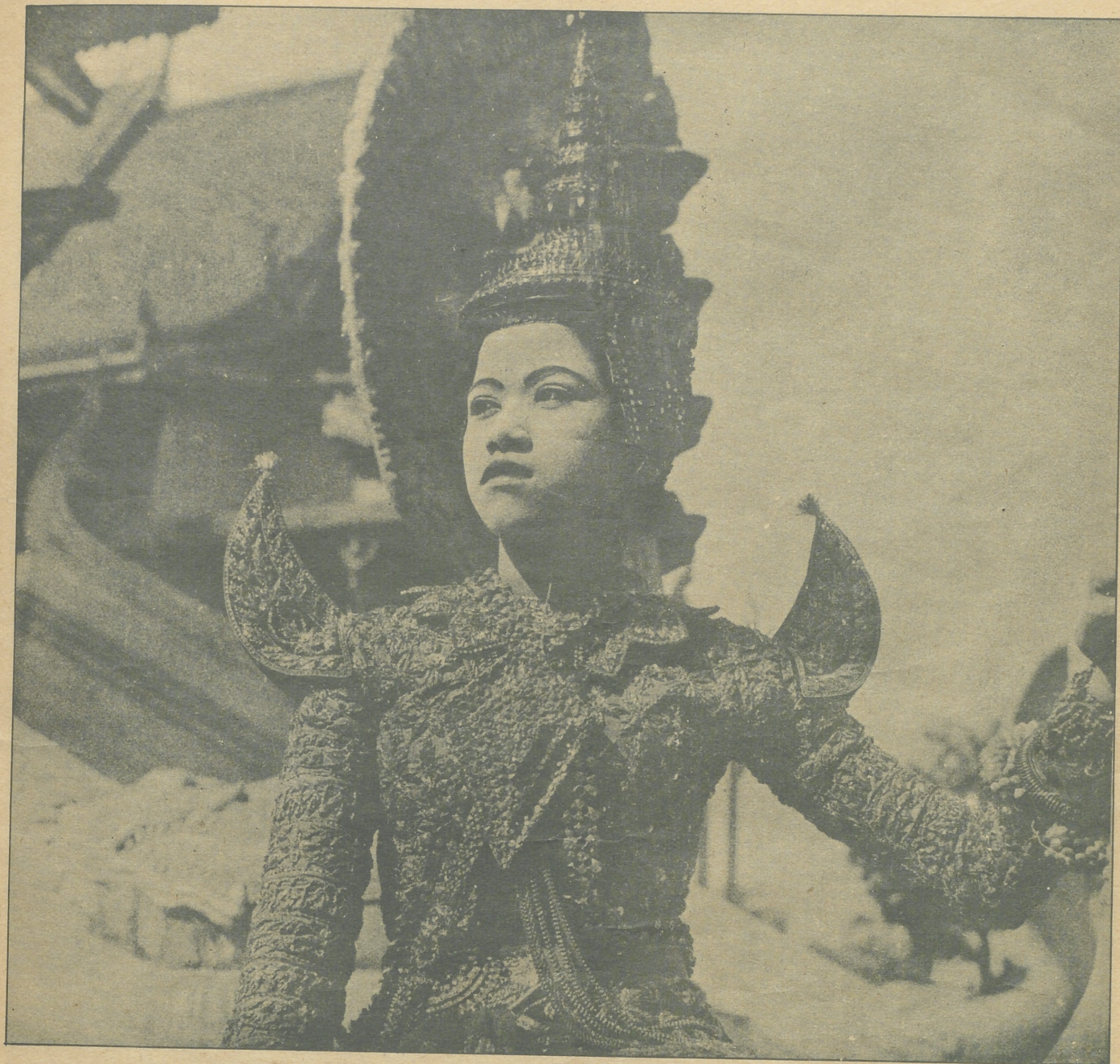


Les acteurs asiatiques sont gardiens d'un certain nombre de formules qui constituent le répertoire classique du geste. La signification du geste est comparable à celle de l'idéogramme de l'écriture chinoise : il est à la fois abstrait et complet dans la famille d'idées qu'il figure. Il y a un geste, une volte du pied levé pour simuler l'acte de monter à cheval, il y a un effleurement des mains renversées, chez la Cambodgienne, pour indiquer le baiser, ou plutôt le geste qui en tient lieu. La satisfaction et l'inquiétude, la joie et les pleurs, l'orgueil et l'humilité, etc... actions et sentiments ont leurs symboles connus du peuple, vivement appréciés par les raffinés quand ils sont exactement conformes à la tradition. Voie mystérieuse de la poésie et langage hermétique du beau, prenant pour tous les peuples une forme magnifiée, inusitée dans la vie

quotidienne et par le chemin de l'esprit conduisant au plan divin.

L'imperméabilité des langues asiatiques et l'ignorance de ce symbolisme, dont l'acquisition nécessite presque une éducation atavique, créent pour l'Européen un obstacle extrêmement difficile à l'accès des théâtres indigènes. Ces théâtres lui offriront simplement un spectacle agréable auquel il reviendra avec plaisir mais la compréhension et l'appréciation des finesses ne deviendront possibles qu'exceptionnellement, après des études littéraires très poussées.

Ces difficultés sont encore aggravées en ce qui concerne la musique, particulièrement la musique sino-annamite. Les dissonances, la gamme différente, les instruments et les sources de vibrations nouvelles sont faits pour heurter à première audition le sens harmonique occidental.

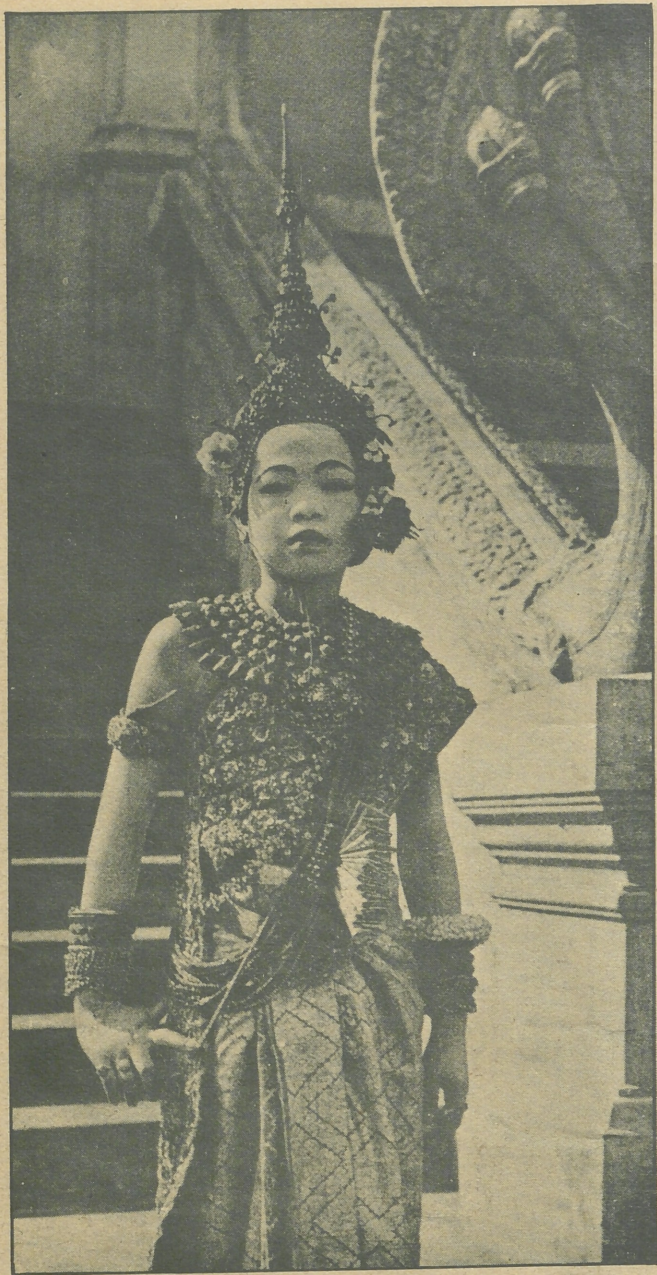


Le spectateur, manquant d'objectivité, dont l'esprit dicte un jugement au premier contact sera toujours violemment rebuté.

Toutefois, si l'on considère que le sens du beau peut se définir comme une synthèse d'équilibres et d'harmonies en rapport avec la culture et l'éducation de chacun, il est hors de doute que l'accoutumance puis la connaissance des arts plastiques et musicaux de l'Extrême-Orient peuvent et doivent créer chez l'Occidental persévérant un sentiment de plaisir. Sur un plan psychologique moins élevé il y a le souvenir. Chaque sensation est liée pour nous à un ensemble tactile, visuel ou auditif, gustatif ou olfactif. Si certain sens a été agréablement impressionné au moment même ou, par exemple, notre oreille percevait le son aigrelet du monocorde appuyé du tambourin assourdi, le son de ces instruments,

en toute autre circonstance évoquera pour nous l'ensemble des sensations enregistrées antérieurement. Peu à peu, le souvenir détaillé des sensations premières s'atténuera mais l'impression agréable restera. Le son du monocorde et du tambourin nous procureront alors une joie pure. Il n'en faut pas plus pour qu'un vieux colonial qui a apporté toute sa foi affective à la connaissance du pays soit catalogué comme « désaxé » quand il exposera sincèrement ses émotions artistiques au touriste ou au nouveau débarqué !

Car on donne aussi du spectacle pour touriste. Nous avons vu jouer ainsi *Les trois mousquetaires* par des Cambodgiens et *La dame aux camélias* par des artistes annamites. Certains de ces acteurs mettaient d'ailleurs un talent indiscutable au service de ces absurdités (Absurdités dans le sens de cette transposition, bien entendu).



Nous ne pensons pas, toutefois que ces pièces aient été annoncées comme représentatives du théâtre indigène, tout au plus l'étaient-elles des possibilités des artistes locaux.

Les touristes d'Angkor sont un peu mieux partagés. Dans un cadre prestigieux, d'authentiques danseuses jouent et miment pour eux de moins authentiques scènes légendaires sous le feu des bengales, des projecteurs et de quelques torches ajoutées pour la couleur locale. Confortablement installés dans les fauteuils du bungalow, les touristes qui ont « fait » les ruines en quarante-huit heures s'imaginent emporter un souvenir complet du Cambodge. Que nous sommes loin pourtant du côté humain et vrai du spectacle indigène dans son sens élevé, récréatif ou éducatif, représentant pour le spectateur du pays l'image du beau et de l'art par la transposition du merveilleux des légendes anciennes !

Dans le théâtre indigène, pour l'Européen désireux de connaître le peuple chez lequel il vit, le spectacle est autant dans la salle. Et celle-ci déborde souvent sur la scène. Nous avons même vu, il y a de nombreuses années à Hanoi, le plateau s'écrouler un soir sous le poids d'une foule trop avide de toucher de près les artistes. Quel spectacle que les réactions du public, l'attention qu'il porte au jeu des comédiens, ses rires interminables qui obligent les acteurs à patienter, ses pleurs réels ou sa frayeur devant des artifices scéniques enfantins qui nous font sourire. On entend souvent dire que l'indigène est passif et insensible, il n'y a qu'à aller au théâtre le voir réagir pour se convaincre de la courte vue de ce jugement. Parfois, au contraire, avec cette mobilité de l'esprit qui le caractérise, il manifeste une indifférence dont nous ne saisissons pas les causes. Il se déplace, mange, boit, bavarde avec ses voisins, vit sa propre vie pendant que l'action se déroule lentement avec de longs commentaires et intermèdes.

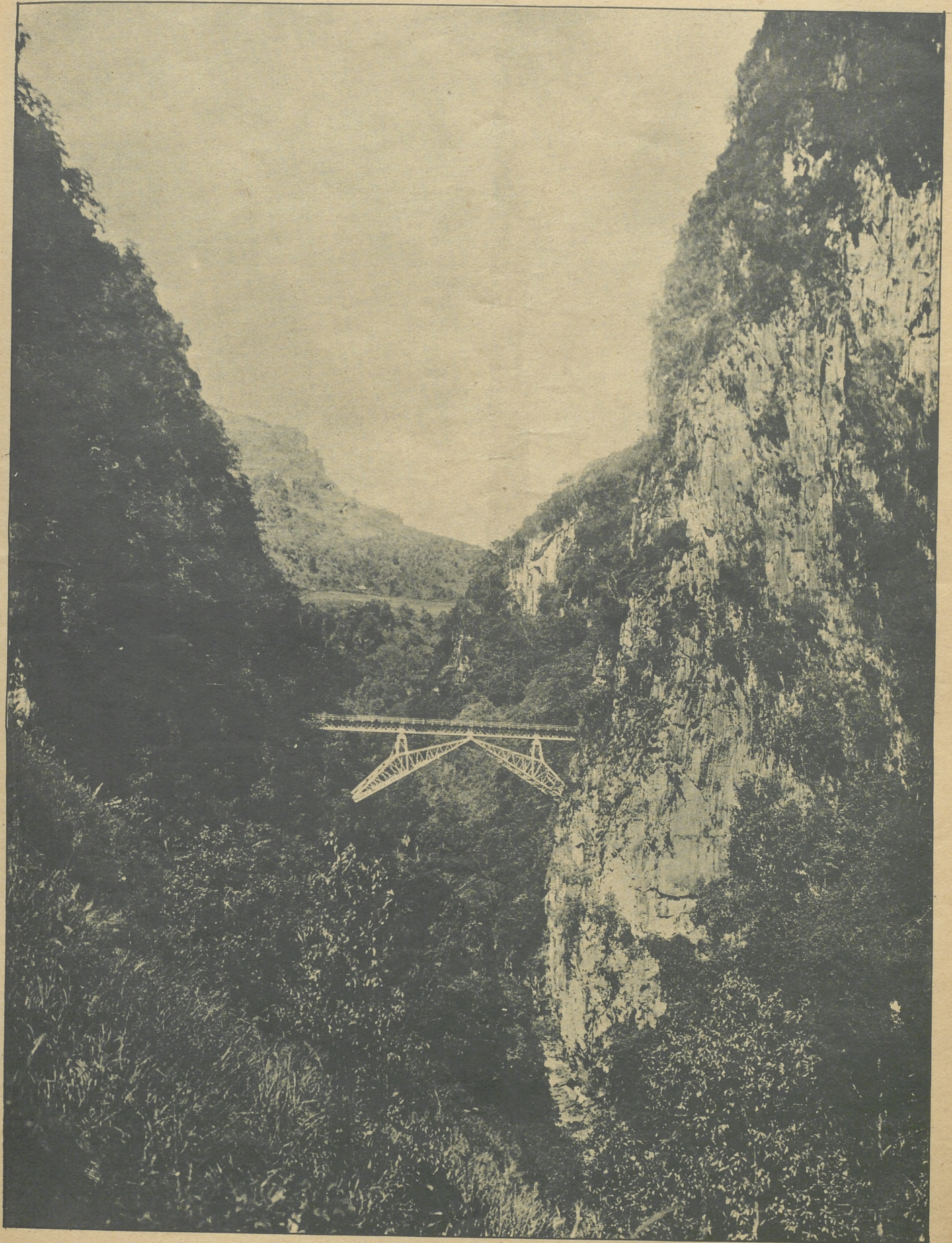
Nous nous souvenons à ce propos d'un théâtre d'ombres classique, en Indonésie, qui nous avait été offert par les bonzes chez lesquels nous logions à Chaya, en Malaisie siamoise. Commencé à la tombée de la nuit, le spectacle s'était prolongé jusqu'à l'aurore. Tous les habitants du village et peut-être ceux des bourgades voisines étaient accourus et s'étaient installés entre la véranda de bois de notre « rest-house » et le petit théâtre monté comme un guignol des Champs-Élysées. Tout ce petit peuple a « vécu » ainsi une nuit tout entière sous nos yeux, les enfants jouant, les mères allaitant ou rappelant leur marmaille, les hommes discourant en fumant et mangeant. Certains s'étaient étendus sur le sol pour dormir, puis se redressaient, allaient, venaient... Et pendant ce temps, sur le petit écran, les ombres portées par des silhouettes en cuir découpé se déplaçaient, changeaient à la voix du récitant infatigable, soutenue par une viole et un tambourin, évoquant les légendes merveilleuses, l'enlèvement de Sita et l'armée des singes sur le pont de Lanka... Dans la fumée parfumée des feux de résines nous en avons peut-être plus appris sur ce peuple charmant en cette nuit de Malaisie, qu'en des années de bibliothèque imprégnée de fly-tox.

Puisque nous en sommes à évoquer des contacts directs avec les représentations populaires, deux souvenirs déjà anciens compléteront cette digression sur le théâtre indigène en Indochine.

JEAN YVES CLAEYS.

(Photos inédites de l'auteur. Pages I à V, acteurs du théâtre sino-annamite. Pages VII à VIII, danseuses cambodgiennes du Palais Royal, à Phnom-penh).

TRAVAUX D'ART SUR LA LIGNE DU YUNNAN



Le Pont en Arbalétrier

Travaux d'Art sur la ligne du Yunnan



Le Pont en Arbalétrier (détail)

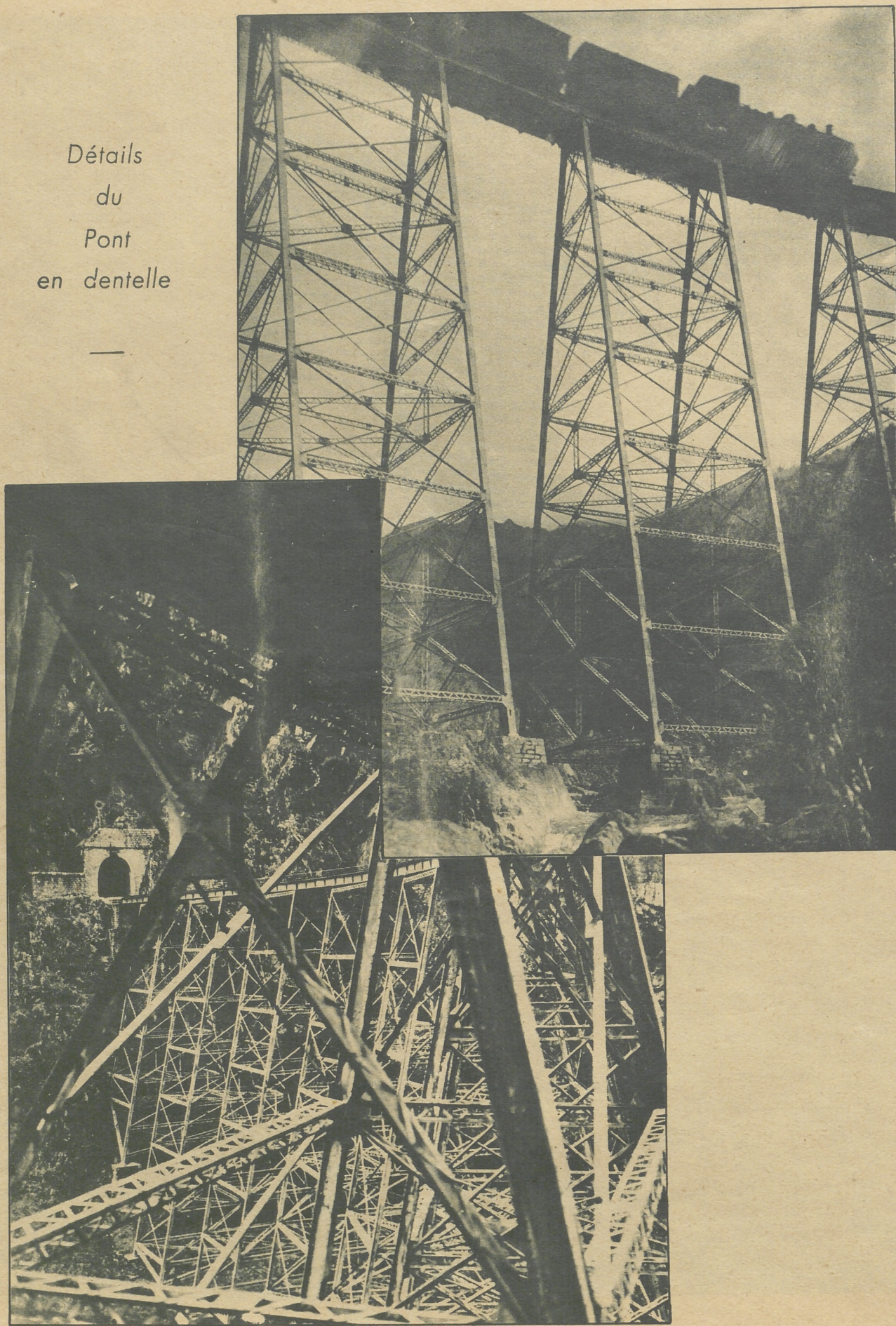
Travaux d'Art sur la ligne du Yunnan



Le Pont en Dentelle

Travaux d'Art sur la ligne du Yunnan

Détails
du
Pont
en dentelle



La ligne du Yunnan: Une œuvre d'énergie et d'endurance

par PAUL RENON.

Le chemin de fer du Yunnan est — lui aussi ! — victime du malheur des temps. Est-ce une raison pour oublier que les 465 kilomètres de son parcours en territoire chinois, construits de 1902 à 1910, constituent, dans le genre, l'une des réalisations les plus audacieuses du monde ? et que ce travail gigantesque fut accompli par l'effort français, technique et financier, par la science et l'énergie d'ingénieurs français ?

On admire — à bon droit sans doute — la route de Birmanie ; mais alors, que devra-t-on dire de cette voie ferrée, entreprise près de quarante ans plus tôt, — quarante ans qui comptent dans l'évolution de ce coin d'Extrême-Orient ? Les anciens vous diront ce qu'était le travail, à cette époque-là !

Pendant toute la période de construction, la direction des travaux avait son siège à Mong-tseu. Pour s'y rendre, hommes et marchandises devaient voyager par jonques de Laokay à Man-hao — 8 à 30 jours de trajet selon les crues —, puis par caravane de Man-hao à Mong-tseu sur une piste étroite de calcaire glissant, praticable seulement aux piétons, chevaux et mulets, et qui, de la cote 300, passait à la cote 2.200 avant d'atteindre Mong-tseu à la cote 1.360.

Les études de tracé exigèrent de tout le personnel un courage et une endurance à toute épreuve. La vallée du Nam-Ti, de Ho-kéou au km. 75 n'était qu'un fouillis de broussailles épaisses, de bois touffus, de forêts de bambous impénétrables qu'on fut obligé d'ouvrir au coupe-coupe et au feu. Le passage de chaque à-pic le long de la rivière constituait un véritable problème. Le ravitaillement était précaire, le paludisme sévissait. A partir de 1905 enfin, les études étant terminées sur le terrain, le personnel put s'installer, tant bien que mal, dans des baraquements.

Qu'on se représente le chiffre de la main-d'œuvre nécessaire à cette œuvre gigantesque ! Sous les ordres de 1.000 à 1.200 chefs de chantier, à peu près tous européens, une armée de 50.000 coolies travaillait simultanément sur les 465 kilomètres de la ligne. La moitié se recruta sans trop

de peine sur la partie haute et saine de la ligne, entre le kilomètre 130 et Yunnanfou ; mais, plus bas, dans la vallée du Nam-Ti, quelles difficultés ! La population locale connaissait la sinistre vallée : elle ne s'y risquait que pendant l'hiver, et pour des salaires élevés. En 1904, on ne parvint à réunir que 2.000 hommes dans les villages ; ce fut le maximum de l'apport local.

Il fallut donc recruter à l'extérieur. On s'adressa au Kouang-si : 1.500 hommes venus de Long-tchéou, en 1903, ... s'arrêtèrent à Yênbay pour se faire embaucher au Tonkin. On recommença, — pour aboutir aux mêmes résultats décevants. En 1905 on s'adressa à Tchong-king : il n'en vint que des coolies paresseux, impossibles à conduire. On alla jusqu'à Pékin, recruter 6.000 coolies, qui venaient de travailler sur le Pékin-Hankéou ; ils enlevèrent des crues considérables de terre, mais, dès que la roche apparut, il fallut miner, et les Tientsienois, redoutant d'éveiller la colère des génies, se déroberent : ce fut la débandade. L'épidémie, là-dessus, s'en mêla. Bref, au début de 1905, les chantiers du Nam-Ti étaient à peu près déserts, alors que le travail était très avancé dans la partie haute. Après avoir tenté encore, sans grand succès, de recruter à Canton, à Hong-kong, à Fout-tchéou, on fit enfin appel, à la fin de 1905 et en 1906, aux Annamites ; 7.500 d'entre eux vinrent contribuer au peuplement du Nam-Ti, auxquels on adjoignit un peu plus tard de nouvelles recrues du Kouang-si. Le rendement s'atténua : mais la période critique était traversée, et l'on parvint à terminer les travaux en 1909.

Encore faut-il mentionner les troubles politiques sérieux, qui retardèrent beaucoup l'avancement de la ligne, en 1903, et surtout en 1908, — sans omettre les pluies diluviennes, secousses sismiques, et autres gentilleses de la nature... Elle fut vaincue pourtant, et en 1910 la ligne était de bout en bout ouverte à la circulation.

Lecteurs, regardez avec respect les photographies de deux ouvrages d'art que vous trouverez par ailleurs : vous savez maintenant ce qui ils ont coûté d'effort humain.



A LA GLOIRE DES COLONS

Un roman de l'énergie

par JEAN BROUSSEL

La Librairie Taupin publie à Hanoi le roman de Paul Munier, *On devrait mieux choisir les gens*, dont les lecteurs d'Indochine n'ont pas oublié les premiers chapitres.

M. Munier, on s'en souvient, en avait arrêté la publication, à la suite d'objections et même de plaintes qu'il avait reçues. A vrai dire, dans son *Avertissement*, il était allé au-devant d'elles :

« Le roman, écrit-il, qui évoque la vie, doit être juste, véridique, humain ; il doit montrer les honnêtes gens tranchant avec les crapules, les intelligents faisant pardonner aux imbéciles, les travailleurs acharnés faisant honte aux paresseux, la chance même atténuant parfois la méchanceté du destin. Ça ne l'empêche pas nécessairement d'être amer, triste, sombre ; mais il tombe à faux, il perd toute signification si, amer, il ne laisse entrevoir l'espérance ; si, triste, il ferme ses pages à toute joie ; si, sombre, il n'admet aucune lumière. Aux fautes, il faut opposer le rachat, sans quoi le roman n'est qu'imposture.

« C'est pourquoi, ayant écrit la première partie de cet ouvrage, mis un dessin sévère et des couleurs sombres sur le premier volet du dyptique, j'ai complété mon roman par une seconde partie que me commandait ma conscience, j'ai peint le second volet. D'abord la paresse et les fautes ; puis l'effort et le rachat, déterminés par le remords.

« On pourra condamner sans aucune indulgence et le procédé et l'exécution. Nul juge-

« ment, toutefois, ne sera empreint d'équité s'il est uniquement basé sur ce que la première partie intitulée « Les fautes », pourra sembler présenter de pessimiste, d'excès, d'immoral même ; nous n'aurions absolument aucune notion possible du blanc si le noir n'existait pas ; et puisque, dans un but dont personne ne contestera valablement la moralité, j'avais entrepris de montrer un homme poussé sur la voie de l'effort et du rachat par ses propres remords, il fallait bien que ces remords fussent expliqués par des fautes, des faiblesses, des laideurs. »

★★

C'est un très vieux problème, que celui de la peinture du mal dans le roman. Que de romanciers l'ont rencontré ! De telle préface de Balzac à tel plaidoyer *pro domo* de Mauriac, on en ferait sans peine toute une thèse. Ne nous aventurons pas par là. Notons seulement que, si la position du romancier se soutient parfois sur des arguments d'assez solide apparence, la position opposée — disons : la position du confesseur — se fonde sur des faits indiscutables, que seul le confesseur est placé pour connaître parfaitement.

Certes, le roman de M. Munier a une portée incontestablement très haute et profondément morale, — si on le prend dans son ensemble. Mais il faut bien reconnaître que la première partie, intitulée « Les Fautes », donne précisément de ces fautes une peinture plus poussée

peut-être que ne l'exigeaient les nécessités de l'architecture romanesque. Bien des détails auraient pu être traités en allusions sans que l'esthétique en souffrit. Deux cents pages pour « Les Fautes » et cent pour « Le Rachat », la proportion est discutable, — encore que je reconnaisse volontiers ce qu'une telle comptabilité, appliqué à l'art du roman, a de ridicule.

★★

Le roman est l'histoire du relèvement d'un homme, — d'un Français au Tonkin. Un homme d'abord pourvu de modestes fonctions qui ne l'absorbent guère : il se laisse gagner par la facilité, la veulerie, l'avilissement. Autour de lui évolue une galerie de pâles fantoches. Au total, une assez triste humanité, non pas fausse, hélas (ou, plus exactement peut-être, qui ne l'a pas toujours été), et, au total, assez indifférente à l'Indochine : de tels êtres n'ont pas fait grand' chose pour elle.

Par là-dessus, de cruelles et tristes scènes de rébellion. « *La première partie de mon ouvrage, écrit à ce propos M. Munier dans son Avertissement, évoque une Indochine assez tourmentée, avec des révoltes et des troubles. Aujourd'hui que l'Indochine a montré son profond attachement à la France accablée de malheur, les heurts passagers d'autrefois, les défaillances, les défauts de compréhension mutuelle ne peuvent être évoqués que comme des choses passées, abolies. J'aime trop l'Indochine, ma seconde patrie, pour la calomnier.* »

Tout cela constitue un tableau assez sombre, amer et déprimant. Il le fallait pour que la seconde partie du roman prît sa vraie valeur.

La grâce d'une rencontre éclaire déjà toute la fin de la première partie : une vraie femme de France et sa fille, une vraie jeune fille de France. Pour être digne de celle qui devient sa femme, le héros répudie son triste passé, reprend une concession à la limite du delta ton-

kinois, et, planteur, se donne à sa vie nouvelle avec une énergie farouche.

Et le roman, désormais, est très beau. M. Munier connaît bien les planteurs du Tonkin, sur qui il fit naguère, dans la *Volonté*, un reportage remarqué. C'est la première fois, je crois, qu'un livre est écrit à la gloire des colons, à la dure existence qu'ils mènent, faite d'endurance, de foi, d'énergie, d'attachement farouche à l'œuvre entreprise. L'inspiration en est haute et grande ; et les grandes vertus viriles que le roman met en relief — au moment même où elles nous sont le plus nécessaires — sont traitées sans vaine éloquence, sans phrase, par le fait et par l'exemple. M. Munier dit là des choses qu'il fallait qui fussent dites, et que nul encore n'avait dites ou si bien dites.

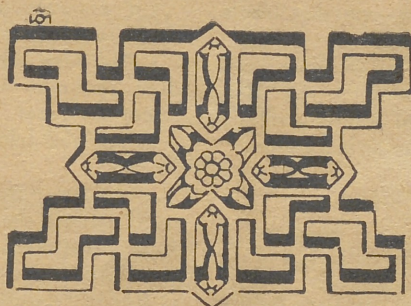
Il y parle aussi, avec vérité et franchise, des relations entre colons et paysans annamites. Il déclare dans son *Avertissement* qu'il a conscience d'avoir mis « à l'honneur un bel exemple de collaboration loyale et confiante, de bonté active et de fidélité » : nul ne le contestera après l'avoir lu.

★★

Les bons romans français sur l'Indochine sont rares, très rares. Ce n'est pas ici le lieu d'épiloguer sur ce fait ; remarquons seulement que toute cette littérature est trop souvent gâtée, précisée, par la « littérature ». Elle est absente du roman de M. Munier, écrit avec simplicité, netteté, dans une langue pure et directe, — toutes choses qui sont les qualités les plus rares du style, du vrai style.

Au moment où les devantures des librairies se font de plus en plus désolées — et désolantes pour l'amateur de lectures —, on sera heureux d'y voir apparaître un roman qui (sous les réserves que nous avons marquées plus haut) est un vrai beau livre, et une grande leçon d'énergie et de foi.

JEAN BROUSSEL.



LA SEMAINE...

... EN INDOCHINE

Les vœux de l'Amiral Decoux

L'Amiral Jean Decoux, en sa qualité de Gouverneur Général, a adressé en France les vœux que forme l'Indochine pour la Mère-Patrie.

Voici le texte du télégramme qu'il a envoyé à cet effet à l'Amiral Platon :

« A l'occasion de la nouvelle année je vous prie de présenter au Maréchal, Chef de l'Etat, et d'agréer pour vous-même les vœux unanimes des populations de l'Indochine. »

« Confiante dans les destinées de la France, la Colonie toute entière renouvelle à la Métropole l'assurance de son loyalisme et exprime sa volonté de contribuer, dans l'ordre et la discipline, à la renaissance de la Patrie. »

De même, le Maréchal, par l'intermédiaire de l'Amiral Jean Decoux, a-t-il reçu les vœux les plus émouvants des Souverains de l'Indochine et l'assurance de leur indéfectible loyalisme.

La réponse de l'Amiral Platon

Le 3 janvier, l'Amiral Jean Decoux recevait à Hanoi, la réponse de l'Amiral Platon aux vœux de l'Indochine :

« Veuillez être auprès des populations de l'Indochine l'interprète de mes remerciements et des vœux que la Mère-Patrie forme pour elle. La France a besoin, pour soutenir l'œuvre de son glorieux Chef, de l'union confiante de tous ses fils lointains. Elle sait qu'elle peut compter sur le loyalisme et le dévouement de ceux placés sous votre haute autorité, et leur en témoigne sa reconnaissance. Je joins à ce message mes vœux très amicaux pour votre personne, ainsi que l'expression de ma pleine confiance dans le succès de votre œuvre. »

Indochine et Siam

Toujours, sporadiquement, des agaceries de Bangkok.

Le 28 décembre, deux avions thaïlandais ont survolé Vientiane et ont lancé des tracts.

Le 2 janvier, on apprenait que les Siamois avaient de nouveau montré une certaine activité, depuis quelques jours, le long de la frontière. Outre les tirs sur Houeï-sai mentionnés précédemment, on signalait les incidents suivants, que n'avaient provoqués aucune initiative de notre part.

Le 31 décembre, un capitaine français a été légèrement blessé d'un coup de feu dans la région de Paksé.

Au cours d'un bref engagement au Cambodge, dans la région de Pailin, un garde indigène fut blessé.

Le 1^{er} janvier, deux avions siamois ont jeté des tracts dans les régions de Vientiane et de Paksane.

L'artillerie et les armes automatiques thaïlandaises ont, le même jour, tiré pendant une demi-heure sur Ban Napak Soum, localité de la rive gauche du Mékong située en face de Kemmarat. On ne signale aucune victime.

... EN FRANCE

Une information précise de Vichy est venue mettre un terme à certaine inquiétude déterminée par la fantaisie des radio-diffusions étrangères, concernant les rapports franco-allemands.

Depuis l'entrevue de Montoire, entre le Maréchal et le Chancelier allemand, ils sont demeurés eux-mêmes. Tout autre son de cloche est tendancieux.

C'est l'absence même d'événements sensationnels depuis la visite à Vichy de M. Otto Abetz, Ambassadeur du Reich, qui a été exploitée pour répandre une séquelle de rumeurs que les faits sont venus démentir les unes après les autres.

La situation n'est modifiée par aucun élément : La France demeure avant tout spectatrice des événements internationaux.

Démission de M. Paul Baudoin

Une dépêche de Vichy nous a annoncé vendredi soir, la démission de M. Paul Baudoin comme secrétaire d'Etat à la Présidence.

Le Maréchal a accédé à ce désir exprimé par l'intéressé.

L'Amiral Leahy, nouvel ambassadeur des Etats-Unis en France, est arrivé

Et c'est un fait important.

Ses premiers mots, dès qu'il eût pris pied sur le sol européen, à Lisbonne, furent pour certifier la pérennité de l'amitié franco-américaine :

« Le Gouvernement et le peuple américain continuent à éprouver comme toujours la plus grande sympathie, la plus grande admiration pour le peuple français, pour sa culture et son Histoire. »

On sait que l'Amiral Leahy est un ami intime du Président Franklin Roosevelt et que ce dernier attache une particulière importance à la représentation américaine près le Gouvernement français.

Le Temps a consacré un de ses Bulletins du Jour à l'arrivée à Vichy de l'Amiral :

« C'est un événement diplomatique dont on est d'accord pour reconnaître l'importance des deux côtés de l'Atlantique... »

... L'Amiral Leahy vient présenter les Etats-Unis en France aux jours les plus tragiques de notre Histoire. C'est précisément en ces jours qu'on apprécie à toute sa valeur une amitié sincère et désintéressée. »

Nos prisonniers remercient le Maréchal

Un des gros soucis du Maréchal est le sort de nos prisonniers. Aussi leur avait-il fait tenir pour Noël et le Premier de l'An de nombreux colis.

En réponse à cette affectueuse et délicate attention, leurs remerciements ne cessent d'affluer à Vichy :

« Au nom de mes camarades officiers et de nos soldats, je vous adresse mes vifs remerciements pour votre envoi de Noël. »

Ainsi s'exprime entre autres, le Capitaine de Vaisseau Marie :

« On lui a fait fête doublement », poursuit-il ; « parce qu'il venait de France et parce qu'il venait de vous. Au fond c'est tout un, car la France s'incarne en vous aujourd'hui ; or nous savons qu'elle ne pouvait pas être entrée de meilleures mains. »

« Il m'est très agréable, en qualité de plus ancien de tous les officiers présents au camp, d'avoir à vous en assurer. »

L'allocution du Maréchal aux Français

Le 29 décembre, le Maréchal a tenu à s'adresser aux Français plongés dans le malheur :

« L'année 1940 a pris fin. Tournons-nous maintenant vers l'avenir.

L'année 1941 sera difficile. Elle doit être celle du relèvement de la France. Elle sera si vous vous serrez tous autour de moi, ayant la même foi dans la Patrie, la même volonté de « servir ».

Je me suis donné à la France, c'est-à-dire à vous.

Nous aurons faim. La guerre nous a enlevé une part importante de nos récoltes. Le blocus nous prive...

Demain nous remporterons une première victoire : Nous remplacerons la critique par l'effort.

L'année 1941 doit être une année de travail acharné.

Je m'adresse d'abord aux paysans de France : Il faut qu'ils tirent de la terre tout ce qu'elle peut donner. Toutes les friches doivent être remises en culture, même si le sol est ingrat.

Je fais appel à l'ingéniosité des Français pour qu'ils improvisent eux-mêmes les moyens de compléter leur alimentation.

Je m'adresse maintenant aux ouvriers. Qu'ils ne se découragent pas. Leur sort sera dur. Nos stocks de matières premières s'épuisent. Je ne puis pas savoir quelles quantités nous pourrions importer en 1941. Certaines industries risquent d'être totalement arrêtées...

Que tous les ouvriers, chômeurs ou non, sachent que le Gouvernement de la Révolution nationale travaille à affranchir leur avenir de l'intervention du capital étranger...

Je me suis promis à moi-même de ne connaître en France ni partis, ni classes. Je vous appelle tous à sortir de vos cadres, de vos routines, de vos préjugés, de vos égoïsmes, de vos rancœurs, de vos défiances, et je vous exhorte à vous grouper en Français solides qui veulent défendre leur terre et leur race.

J'adresse mes vœux fervents par delà les mers aux populations de l'Empire et par delà les frontières à nos chers prisonniers.

La France continue.

Bonne Année, mes chers Amis. »

... EN EXTRÊME-ORIENT

Le Président du Gouvernement de Nankin, M. Wang-ching-Wei, a adressé un message de Nouvel An au peuple chinois.

Il le met en garde contre un optimisme exagéré et reconnaît les difficultés que rencontrent la Chine et le Japon à réaliser leur tâche.

Il fait appel à tous les Chinois vivant sous le régime de Chung-king afin qu'ils fassent leur possible pour rétablir la paix cette année.

Le ravitaillement en essence du Japon

Le Japon continue à faire de gros achats d'essence et de cuivre aux Etats-Unis.

En octobre dernier, 637.000 barils furent exportés d'Amérique sur le Japon, au lieu de 148.000 en octobre 1939 et 549.000 en septembre.

Le gallon revient à 12 cents U. S.

Le conflit sino-japonais approche-t-il de sa fin ?

Le conflit sino-japonais, estime le Nichi-Nichi, approcherait de sa fin.

« Le peuple japonais doit donc se rendre un compte exact des tendances internationales », dit-il.

« Le Japon, l'Allemagne, l'Italie, la Grande-Bretagne sont engagées dans la lutte. Les Etats-Unis et l'U. R. S. S. sont sur le point de tirer l'épée », ajoute-t-il.

Et de conclure :

« Le Président Franklin Roosevelt vient d'insister sur l'incompatibilité qui existe entre les Etats-Unis et les Puissances de l'Axe. Il est clair que les Etats-Unis sont maintenant dans la dernière période de neutralité. »

... DANS LE MONDE

Les hostilités

La guerre a été marquée cette semaine :

1° En Grèce, par un piétinement d'abord, dû selon le Grand Quartier hellène au très mauvais temps, le pire des ennemis puis par une avance substantielle grecque dans la partie des opérations situées entre le secteur côtier au Nord de Kimara et le Nord de Tepeleti. Au cours de ces opérations, Athènes a annoncé à différentes reprises des captures successives de prisonniers — en tout 2.400 —, de canons, de mitrailleuses, etc...

Actuellement, les Grecs se trouvent devant Valona et commencent à déborder par l'Est la malheureuse cité maritime, archibombardée depuis quinze jours par air et par mer ;

2° En Lybie, par un attardement des troupes britanniques devant Bardia qui aux dernières nouvelles est tombée entre les mains des Anglais.

La guerre aérienne

Elle fut féroce entre les accalmies provoquées par les fêtes de Noël et du Nouvel An dont la trêve fut respectée.

Le 29 décembre, 1.000 avions allemands ont survolé Londres de nuit et ont tenté d'incendier la Cité. Ils lancèrent 10.000 bombes entre 22 heures et minuit, la plupart incendiaires. Elles occasionnèrent des dégâts considérables, de multiples incendies ont été de ce fait allumés ; des édifices historiques, démolis, dont le fameux Guildhall, des églises comme Sainte-Mary et Saint-Andrew. Le nombre de morts et de blessés fut relativement restreint.

Les représailles anglaises...

Elles furent dirigées contre Brême, ceci, à deux reprises ; la seconde fois surtout pour constater les effets du premier bombardement.

Au cours de ce raid, la R. A. F. avait jeté sur la ville 20.000 bombes incendiaires et explosives ! (Londres, d'après le communiqué allemand, n'en avait reçu que 10.000).

Ainsi les docks du grand port allemand, ses chantiers de constructions navales, les usines aéronautiques, les réservoirs d'essence, les entrepôts ont été touchés.

Ils formaient un vaste brasier. La deuxième vague de bombardiers en apercevaient la lueur à 200 kilomètres. Aujourd'hui annonce Londres, la ville ne serait plus qu'un tas de ruines.

Les installations maritimes et militaires d'Emden furent également attaquées.

... et nouvelles représailles allemandes

En représailles de l'anéantissement de Brême, provoqué lui-même en représailles de l'incendie de la Cité de Londres, les Allemands ont choisi Cardiff comme objectif où les Anglais annoncent de graves dégâts et des morts.

Important manifeste américain

Cinquante-trois personnalités américaines des Lettres, de l'industrie et du Commerce, ont signé un manifeste qui a été remis au Président Franklin Roosevelt.

Ce manifeste demande la mobilisation immédiate des Etats-Unis en vue de la guerre contre les puissances de l'Axe :

« Il vaut mieux », y est-il conclu, « sacrifier une partie des richesses de la Nation que le sang de nos enfants. »

L'Irlande bombardée.

L'Irlande a été bombardée, c'est-à-dire le territoire de l'Eire et non pas l'Ulster.

On aurait pu, après la troisième attaque, identifier certaines des bombes comme étant d'origine allemande.

Il ne s'agit sans doute que d'actions légères mais officiellement incompréhensibles, l'Irlande ayant proclamé à maintes reprises sa neutralité.

LA VIE INDOCHINOISE

Vendredi dernier, en fin d'après-midi nous parvenait une douloureuse nouvelle : M^{me} Bernard, la sympathique M^{me} Bernard, femme du Commandant du Bureau de Recrutement venait, paraît-il, d'être écrasée par un tramway.

Quelques instants plus tard, nous tenions la confirmation du malheur que ressentent à Hanoi très vivement les nombreux amis de cette honorable famille.

Relevée, très grièvement blessée, notre malheureuse compatriote devait expirer quelques instants plus tard.

L'accident. — Vers 15 heures, M^{me} Bernard décida de faire une petite promenade à pied. Elle sortit en effet en compagnie de ses enfants et d'une domestique. Soudain, un cycliste surgit en plein dans leur petit groupe et bouscula la domestique. En même temps, une auto lancée à vive allure, arrivait, M^{me} Bernard eut alors la présence d'esprit de se rejeter en dehors de la ligne de route du véhicule. Ainsi prit-elle pied sur le rail des tramway. Alors, l'impondérable imprévisible se produisit dans toute sa fatalité un tram arrivait à toute vitesse. M^{me} Bernard eut un cri d'effroi, esquissa un mouvement. Trop tard ! A la seconde suivante elle n'était plus qu'une pauvre chose sanglante rejetée sur le côté de l'asphalte, le coin gauche avant du lourd véhicule l'avait tamponnée et balancée à plusieurs mètres.

On s'empresse. Notre pauvre compatriote portait d'horribles blessures à la tête, aux bras... ; une cuisse est fracturée. Elle gémit de douleur et appelle les siens. Ils étaient là, sauf le Commandant, à son bureau, impuissants, bouleversés.

Prévenu avec tous les ménagements possibles : « M^{me} Bernard est blessée, lui avait-on dit »..., il arriva rapidement sur les lieux en compagnie d'un ami... Trop tard ! La malheureuse et si chère compagne avait déjà rendu le dernier soupir !

Devant cette mort si brutale, si injuste, nous nous inclinons avec beaucoup d'émotion. Nous connaissons M^{me} Bernard. Nous avions apprécié ses belles qualités essentielles et nous savons que sa disparition constitue une perte irréparable pour le Commandant et ses enfants. Elle était vraiment l'âme de son foyer.

Dans cette si douloureuse circonstance, nous prions le Commandant Bernard, à ses enfants éplorés et tous ceux que ce malheur afflige, de bien vouloir agréer l'expression de nos condoléances très vives et très sincères.

La réception de M^{me} Jean Decoux

Samedi 4 janvier, M^{me} Jean Decoux recevait, avec la simplicité qu'imposent les circonstances. Ce fut une après-midi charmante et digne, où les éléments français et annamites, mêlés, se rencontraient dans un même sentiment de solidarité émouvante et grave. Autour de M^{me} Jean Decoux se pressaient toutes les notabilités de Hanoi, heureuses de se trouver réunies en une manifestation de respect pour sa personne et d'attachement à la France et à l'Empire.

Nouvelle affectation

M. l'Administrateur des S. C. René Morizon a été désigné ces jours-ci pour remplir les fonctions de Directeur-adjoint des Affaires politiques au Gouvernement Général.

Citation

— Tombé bravement au cours d'opérations de répression contre des rebelles, en accomplissant une mission particulièrement périlleuse pour laquelle il avait été volontaire.

Tel le texte de la citation qui honore la pieuse mémoire du Lieutenant Ha-van-Ky, mort pour la France.

Elle lui a été décerné par le Général de Corps d'Armée Martin, Commandant supérieur.

Réception

Le 30 décembre, à l'occasion de leur prochain départ et en l'honneur du Vice-Amiral d'Escadre Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine et de M^{me} Jean Decoux, le Général de Corps d'Armée Martin, Commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine et M^{me} Maurice Martin ont donné un thé auquel avaient été conviées toutes les personnalités militaires et civiles de Hanoi.

NAISSANCES, MARIAGES, DÉCÈS...

Naissances.

ANNAM

— MARYVONNE, fille de M^{me} et M. Louis Abgrall, Directeur de l'Ecole pratique d'industrie de Hué.

COCHINCHINE

— MARIE-CLAUDE, fille de M^{me} et M. De Roland, hévéaculteur.

— DENISE-FRANÇOISE, fille de M^{me} et M. Moirez, agent de la Banque de l'Indochine.

— GENEVIÈVE-CÉCILE-ANDRÉ-MARIETTE, fille de M^{me} et M. Nghiêm-van-Tri, inspecteur des Chemins de fer de l'Indochine.

TONKIN

— CHARLES, fils de M^{me} et M. Charles Gros à Hanoi.

— BRIGITTE-NOELLE, fille de M^{me} et M. Alexandre Feuwaie, lieutenant (26 décembre 1940).

— BERNARD-ROGER-LOUIS-RENÉ, fils de M^{me} et M. Edmond Gondalle, sergent d'aviation (26 décembre 1940).

— JEAN-PIERRE-MARIE, fils de M^{me} et M. Jules Guilloux, capitaine d'Intendance militaire (28 décembre 1940).

— JACKY-DANIEL-BERNARD, fils de M^{me} et M. Marcel Wolff, greffier du Service Judiciaire (31 décembre 1940).

— SUZY-MARIE-LOUISE, fille de M^{me} et M. Jules Bonneau, sergent aviateur (2 janvier 1941).

Mariages.

TONKIN

— M. MARCEL DEHOUTTE, brigadier des D. et R. à Vinh-yên, avec M^{lle} MARIE-LOUISE LAURIN (4 janvier 1941).

— M. PHAN-HUU-CHI, étudiant, avec M^{lle} NGUYEN-SINH à Hanoi (5 janvier 1941).

— M. DAO-THUY-HAI, avec M^{lle} DAO-MAI, fille de M. Ta-van-Ngo, entrepreneur des T. P. (7 janvier 1941).

— M. NGUYEN-DINH-PHUC, tri-huyên, avec M^{lle} NGATHANH, fille de M^{me} et M. Lê-Can, thuong-ta à Hung-yên (7 janvier 1941).

Prochains mariages.

TONKIN

— M. GILBERT-JEAN-MARIE SAUNÉ, sergent., avec M^{lle} YVETTE-MADELEINE MICHELOT.

— M. EUGÈNE-BERNARD RICHARD, contrôleur des marchés, avec M^{lle} NGUYEN-TIT

— M. SERVAIS-LOUIS-MARIE LA GENTIL, sergent, avec M^{lle} JOSÉPHINE ERTH.

Décès.

CAMBODGE

— M^{me} DOUCET, mère de M. Doucet, administrateur des S. C., résident-maire de Phnom-penh (4 janvier 1941).

COCHINCHINE

— M. HENRY MAT, sous-brigadier de la Police urbaine.

TONKIN

— M. NGUYEN-TRONG-KHOI, bô-chanh en retraite (25 décembre 1940).

— M. PHAN, père de M. Vu-dinh-Ban, négociant à Hanoi (2 janvier 1941).

— M. GEORGES LAROCHE, canonnier (3 janvier 1941).

UTILISEZ LE CHARBON DE BOIS, C'EST UN DEVOIR NATIONAL
75 % D'ÉCONOMIE

STANDARD-GAZOGÈNE

Système breveté S. G. D. G. agréé par le Gouvernement Général après de multiples essais
EQUIPE VOITURES — CAMIONS — TRACTEURS & MOTEURS FIXES
SYSTÈME SIMPLE, ROBUSTE — GARANTI

RÉFÉRENCES { 63 équipements en Cochinchine
37 équipements au Tonkin depuis décembre 1939

4, AVENUE BEAUCHAMP — HANOI — TÉLÉPHONE N° 884

COLIS DE CAFÉ SUR FRANCE

La Coopérative Agricole de Binh-Dinh à Quinhon (Annam) peut expédier sur France des colis-échantillons de :

3 kg. brut, 2 kg. 700 net de Café au prix de 4\$75 et 5\$00
tous frais d'emballage et d'expédition compris.

Adresser mandat-poste et demandes
de tous renseignements à :

DIRCOOPAGRI-QUINHON

LA LÉGENDE DE LA TERRE

(Suite) (1)

par D. ANATOMARCHI.

Voici comment les Ayun acquirent une partie de la terre des Niê-Kdam :

Quelques années après la sortie du trou, les Niê-Kdam et les Ayun scellèrent un pacte d'amitié. Les femmes représentant les deux familles étaient à cette époque : H'Ru et H'Nga pour les Niê-Kdam, H'Bang et H'Niam pour les Ayun.

H'Ru et H'Nga allaient souvent chez leurs amies H'Bang et H'Niam ; si elles y allaient le matin, on leur offrait une jarre *ba* d'alcool de riz et un poulet rouge ; si elles y allaient l'après-midi, on leur offrait une jarre *bô* et un poulet jaune. Après avoir bu et mangé, elles allaient cueillir des légumes au jardin où elles bavardaient de choses et d'autres. Un jour, H'Ru et H'Nga dirent à leurs amies :

— O amies, lorsque vous célébrerez votre fête annuelle et qu'il y aura du buffle ou du porc à manger, vous n'oublierez pas de nous inviter.

— Mais c'est tout naturel, ô amies.

Quelques jours après, H'Bang et H'Niam célébrèrent leur grande fête annuelle ; elles sacrifièrent trois jarres d'alcool et un porc pour les esprits des morts, cinq jarres d'alcool et un buffle pour « la santé de leur corps ». Mais elles oublièrent d'inviter leurs amies comme elles le leur avaient promis. Pour réparer cet oubli, elles mirent de côté, à leur intention, de la viande et de l'alcool qu'elles leur firent porter par un serviteur.

— Dans quelle maison a-t-on mangé de la viande et bu de l'alcool ? demandèrent H'Ru et H'Nga au serviteur.

— Dans la maison de vos amies H'Bang et H'Niam.

— Comment nos amies peuvent-elles agir ainsi ? Pourquoi ne nous ont-elles pas invitées ?

Fâchées d'avoir été oubliées, elles jetèrent l'alcool et la viande que H'Bang et H'Niam leur avaient envoyés :

— Pourquoi brisent-elles ainsi le bâton ? pensèrent-elles. Pourquoi séparent-elles ainsi les brins de pailote, l'époux de l'épouse, l'amie de l'amie ? Pourquoi ne nous ont-elles pas invitées ?

Elles se vengèrent en poussant leurs buffles dans la rivière où leurs amies puisaient habituellement de l'eau. Pendant cinq jours et cinq nuits, H'Bang et H'Niam ne purent boire. Pour se réconcilier avec leurs amies elles décidèrent de célébrer une nouvelle fête ; elles sacrifièrent une bufflesse stérile et cinq jarres d'alcool aux

esprits des morts, un porc châtré et sept jarres d'alcool pour leur santé et celle de leurs amies qui, cette fois, ne furent pas oubliées.

H'Ru et H'Nga acceptèrent cette invitation et se réconcilièrent ainsi avec leurs amies. Pour que la réconciliation fut complète, trois jours après, elles invitèrent à leur tour H'Bang et H'Niam chez elles. Désormais aucun sujet de désaccord ne pouvait plus subsister entre elles.

A la lune suivante, H'Bang et H'Niam invitèrent de nouveau leurs amies H'Ru et H'Nga. Elles sacrifièrent un buffle aux génies pour les informer de leur réconciliation. Après le sacrifice, elles burent l'alcool d'une jarre *tang*. Pendant qu'elles buvaient, la fille de H'Ru et H'Nga se mit à pleurer.

— Pourquoi notre enfant(2) pleure-t-elle ainsi ? demandèrent H'Bang et H'Niam.

— Nous ne savons pas, ô amies.

H'Bang et H'Niam lui offrirent du foie de poulet, mais l'enfant n'en voulut pas ; elles lui offrirent du foie de porc que la petite refusa également en pleurant plus fort.

— Hélas ! amies, dirent-elles, que peut donc avoir notre enfant ? Nous lui offrons du foie de poulet et elle n'en veut pas ; nous lui offrons du foie de porc, elle le refuse aussi.

Elles lui donnèrent alors une banane mûre. L'enfant la prit, mais au lieu de la manger elle la jeta par terre. Elles lui offrirent ensuite une papaye, du riz-rouge, du riz gluant, une orange sans plus de succès. L'enfant prenait ce qu'on lui donnait et le jetait en pleurant et en criant.

H'Ru et H'Nga essayèrent elles-mêmes de calmer leur petite sans pouvoir y réussir. Elles l'emmenèrent alors à l'extérieur.

— Pourquoi pleures-tu ainsi, chère enfant ?

— Je veux les gourdes en argent, les assiettes en or et les épingles à cheveux qui sont sur le plateau (3). Achetez-les moi et je ne pleurerai plus. Si vous ne me les donnez, je ne pourrai m'apaiser.

— Hélas ! chère fille, comment les acheter ?

(1) Voir *Indochine* n° 17 du 2 janvier 1941.

(2) H'Bang et H'Niam disent « notre fille » parce que, à la suite d'une convention scellée par un sacrifice aux divinités, elles sont devenues amies (ou sœurs) de H'Ru et H'Nga.

(3) Depuis longtemps les Rhadés n'ont plus d'objets en or ou en argent. Il s'agit peut-être ici d'objets provenant des Cams qui, à cette époque, devaient être sur les Plateaux.

— Achetez-les avec notre cheval noir. Si vous ne pouvez les acheter avec le cheval, achetez-les avec un grand gong plat.

— Nous tâcherons de te les procurer. Calme-toi maintenant.

Elles remontèrent dans la maison ; mais à peine eurent-elles franchi le seuil de la porte que la petite fille se remit à pleurer craignant sans doute de ne pouvoir obtenir ce qu'elle désirait tant. En la voyant revenir en pleurs, H'Bang et H'Niam demandèrent :

— Pourquoi donc votre fille pleure-t-elle sans cesse, ô amies ?

— Elle veut les gourdes en argent, les assiettes en or et les épingles à cheveux qui sont sur ce plateau. C'est pour cela qu'elle pleure.

— Prenez-les, amies, et donnez-les lui un petit moment afin qu'elle s'amuse à les regarder et à les toucher.

— Non, nous n'osons les lui donner de crainte qu'elle les brise.

— Pourquoi les briserait-elle ? Donnez-les lui.

— Vendez-les nous plutôt. Nous vous les achèterions avec notre cheval noir.

— Nous ne pouvons les vendre, amies. Nous les conservons pour nos enfants et nos petits-enfants qui viendront plus tard. Prenez-les et gardez-les un an si vous voulez, cela importe peu. Mais quant à vous les céder, nous n'y pouvons consentir.

— Nous vous les paierons avec un grand gong plat.

— Même pour un grand gong nous ne pouvons les céder. Nous voulons les conserver toujours (1).

— Hélas ! amies. Voyez notre enfant qui ne cesse de pleurer. Donnez-nous ce qu'elle désire et nous vous abandonnerons un pied de manquier, un pied de bananier, un vallon avec son ruisseau.

— Même à ce prix nous ne pouvons vous les céder, amies.

— Que pourrions-nous vous donner alors ?

— Ne nous donnez rien, nous ne pouvons rien vous donner.

— Hélas ! Un foie de tortue nous le partagerions avec vous ; un foie de tortue nous pourrions vous l'abandonner, et vous le laisseriez à vos filles et petites-filles pour qu'elles le conservent toujours.

— Cela non plus nous ne pouvons l'accepter, amies.

— Ce n'est pas un foie de tortue que nous voulons vous donner ; c'est un morceau de notre terre avec ses vallons, ses rivières et ses bois. En échange vous nous donneriez les gourdes en

argent, les assiettes en or et les épingles à cheveux afin que notre enfant cesse de pleurer.

— Nous ne pouvons conclure cet échange ainsi, car nous sommes seules comme un arbre *éghuih*, seules comme un arbre *ésa* (2).

— Si nous allions chercher nos frères, nous les céderiez-vous ?

— Nous ne savons pas. Il faut que nous consultations également nos frères.

H'Ru et H'Nga partirent chercher leurs frères Y-Bang et Y-Mlan. De leur côté, H'Bang et H'Niam firent venir leurs frères Y-Mtao et Y-Kuang (3).

H'Ru et H'Nga informèrent leurs frères de leur intention de céder un morceau de leur terre à leurs amies H'Bang et H'Niam.

— Vous pouvez céder votre terre contre les gourdes en argent, les assiettes en or et les épingles à cheveux, dirent-ils. Mais cela n'est pas suffisant ; il faudra encore réclamer un éléphant mâle avec ses défenses et une jarre *tuk* de la valeur d'un éléphant femelle.

H'Bang et H'Niam firent savoir à leurs frères Y-Mtao et Y-Kuang que leurs amies désiraient acheter leurs gourdes en argent, leurs assiettes en or et leurs épingles à cheveux.

— Pouvons-nous les leur vendre, demandèrent-elles ?

— Pourquoi ne le pourriez-vous pas puisque H'Ru et H'Nga veulent bien les acheter ?

Il fut décidé que la vente se ferait en présence de Y-Bang et Y-Mlan, témoins garants pour leurs sœurs H'Ru et H'Nga, et de Y-Mtao et Y-Kuang, témoins garants de H'Bang et H'Niam.

— Ainsi, ce qui sera donné, sera bien donné, dirent H'Bang et H'Niam à leurs amies. Et, si plus tard nous n'avons pas de filles (*d'héritières*), si les divinités ne nous accordent pas une descendance nombreuse comme celle des femmes de cent ventres, comme celle des femmes de mille ventres, si notre race venait à s'éteindre avec nous, votre terre vous ne pourrez plus la reprendre.

D. ANATOMARCHI.

(A suivre).

(1) Il y a ainsi des biens qu'il faut toujours garder (gongs, jarres...). Ce sont des biens anciens, laissés par les ancêtres.

(2) Ces arbres poussent isolément dans les prés.

(3) L'homme ne peut pas posséder, il quitte le toit maternel en se mariant. Il veille cependant à la conservation du patrimoine maternel, et ses sœurs ou ses nièces doivent obligatoirement le consulter dans certains cas.

TRICOTONS

Point d'écaille

Ce point convient parfaitement pour des empiècements de robe et pull-over.

Premier rang (endroit du travail) : * 7 points endr., 2 points envers, 1 jeté *.

Deuxième rang et tous les rangs pairs, tricotez à l'envers les points envers et à l'endroit, les points endroits, c'est-à-dire comme ils se présentent, les jetés sont compris dans les points envers.

Troisième rang : * p. endr. dont les 2 derniers tricotés ensemble, 2 p. env., 1 p. endr., 1 jeté, etc... *.

Cinquième rang : * 6 p. endr., dont les 2 derniers tric. ens., 2 p. envers. 2 p. endr., 1 jeté *.

Septième rang : * 5 p. endr. dont les 2 derniers tric. ens., 2 p. env., 3 p. endr., 1 jeté *.

Neuvième rang : * 4 p. endr., les deux derniers tric. ensemble, 2 p. env., 5 p. endr., 1 jeté *.

Onzième rang : * 3 p. endr. dont les 2 derniers tric. ensemble, 2 p. env., 5 p. endr., 1 jeté *.

Treizième rang : * 2 p. tric. ens. à l'endr., 2 p. env., 6 p. endr., 1 jeté *.

Quinzième rang : 1 p. endroit, * 2 p. env., 1 jeté, 5 p. endr., 2 p. ensemble à l'endr. *.

Dix-septième rang : 1 p. endr., * 2 p. env., 1 p. endr., 1 jeté, 5 p. endr., 2 p. tric. ensemble à l'endroit *.

Dix-neuvième rang : 1 p. endr., * 2 p. env., 2 p. endr., 1 jeté, 4 p. endr., 2 p. ensemble à l'endroit *.

Vingt-cinquième rang : 1 p. end. * 2 p. env., 5 p. endroit, 1 jeté, 3 p. endroit, 2 p. ens. à l'endroit *.

Vingt-troisième rang : 1 p. endr., * 2 p. env., 4 p. endr., 1 jeté, 2 p. endr., 2 p. ens. à l'endr.

Vingt-cinquième rang : 1 p. end. * 2 p. env., 5 p. endr., 1 jeté, 1 p. endr., 2 p. ens. à l'endr. *.

Vingt-septième rang : 1 p. endr., * 2 p. env., 6 p. endr., 1 jeté, 2 p. ens. à l'endr.

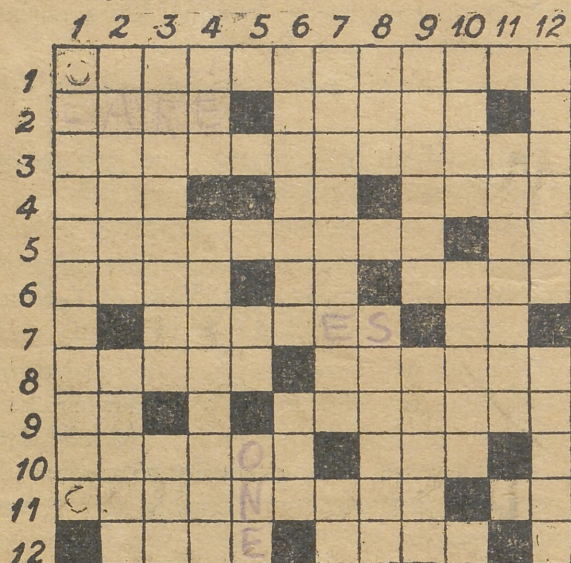
Tricotez un rang pair et reprenez au premier rang.

Point de mouche

Ce point très fin convient pour des blouses légères.

Tricotez 4 rangs en p. jersey (12 endr., 1 rang env.). Cinquième rang : * p. endr., puis 3 rangs plus bas, relevez sur l'aig. dr. les 3 p. correspondant à ceux du rang à faire. Relevez avec l'aig. gauche 3 fils qui précèdent les p. glissés, placez ces 3 fils sur l'aig. dr. avec les p. existants déjà (6 p. au total). Tricotez ensemble à l'endroit ces 6 p. et reprenez à *. Au retour, tric. entièrement à l'envers en faisant rang avant et après les 6 p., tric. ensemble au rang précé. Trico. 4 rangs jersey et reprenez au 5^e rang en contrariant le dessin.

MOTS CROISÉS N° 15



Verticalement.

1. — D'après elle, Adam n'aurait pas été le premier homme créé.
2. — Ville du Turkestan russe — Cap d'Italie.
3. — Sa racine est utilisée en teinture — Roi d'un pays de l'Asie Mineure.
4. — Préfixe — Petite monnaie d'or romaine.
5. — Préfixe — Un dans une langue étrangère.
6. — Enduit vitrifiable — Maturité de la femme.
7. — Qui devient rare — Lettre grecque.
8. — Serviteur — Historien anglais (1834-1895).
9. — Enrôlement forcé de matelots — Rogna.
10. — Jeune cerf — Poète écossais.
11. — Manque d'activité.
12. — Somme — Celui de Londres est le plus connu.

Horizontalement.

1. — Appareils qui rendent la vie aux bruits morts.

2. — Etre favorable — Poisson très commun en Baie d'Along.
3. — Equivoque.
4. — Roi de Juda — Symbole chimique — Côté d'un corps.
5. — Toutes ne sont pas frivoles — Conjonction.
6. — Palmier — Initiales d'un des fondateurs de l'opéra moderne — Fleuve d'Europe.
7. — Séparées — Note.
8. — Portion de l'intestin — Coléoptère nuisible aux luzernes.
9. — Pronom — Ce que l'on voudrait que fut la paix.
10. — Maladie des nouveau-nés — Article.
11. — Novices — Vin.
12. — Patrie d'un naturaliste français (1756-1825) — Graminée des terrains sablonneux.

Solution des mots croisés n° 14

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	T	H	U	R	I	F	E	R	A	I	R	E
2	U		N	O	D	U	L	A	I	R	E	S
3	R	A	I	S		M		C	R	E	D	O
4	L	U	S	T	R	A	L	E			O	N
5	U	T		R	E	N	O	N	C	E	R	
6	P	O	T	E	N	T	A	T		L	E	Z
7	I	M	O		E		N		Z	E	R	O
8	N	O	N	E		O	D	E		V		P
9	A	T	A	C	A	M	A		F	E	N	I
10	D	E	L	U	R	A		A	R	R	A	S
11	E	U	S		E	G	A	L	A		Y	S
12	S	R		S	C	H	L	I	C	H		A

Tous

Ces

procédés modernes
de reproduction
en noir
et en couleurs

SONT
A VOTRE
DISPOSITION
A L'IMPRIMERIE

G. TAUPIN & C^{IE}

50, Rue Paul-Bert - Hanoi - Tél. 141

LA
CHANCE



*Faites un geste
vers elle
elle peut faire un geste
vers vous.*



PRENEZ VOTRE BILLET DE LA

**LOTÉRIE
INDOCHINOISE**